

Série 1. FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON N° 667

ESSAI
SUR LES SÉVICES
ENVERS LES ENFANTS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Janvier 1892

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Henri De LIBESSART

Né à Vimoutiers (Orne) le 17 juin 1866



LYON
IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1892

ESSAI

SUR LES SÉVICES

ENVERS LES ENFANTS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Janvier 1892

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Henri De LIBESSART

Né à Vimoutiers (Orne) le 17 juin 1866



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1892

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN
GAYET. ASSESSEUR

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLÉNARD

Professeurs

Cliniques médicales	}	MM. LÉPINE.
Cliniques chirurgicales		BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements		OLLIER.
Clinique ophthalmologique.		X.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		FOCHIER.
Clinique des maladies mentales.		GAYET.
Physique médicale		GAILLETON
Chimie médicale et pharmaceutique		PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie		MONOYER.
Matière médicale et Botanique		HUGOUNENQ.
Zoologie et Anatomie comparée		CAZENEUVE.
Anatomie		FLORENCE.
Anatomie générale et Histologie.		LORTET.
Physiologie		TESTUT.
Pathologie interne		RENAUT.
Pathologie externe		MORAT
Pathologie et Thérapeutique générales		J. TEISSIER.
Anatomie pathologique.		BERNE.
Médecine opératoire		MAYET.
Médecine expérimentale et comparée		TRIPPIER (Raymond)
Médecine légale		PONGET.
Hygiène		ARLOING.
Thérapeutique		LACASSAGNE.
Pharmacie.		ROLLET
		SOULIER.
		CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes MM. LAROYENNE

Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants MM. PERRET, agrégé.
Accouchements. POULLET, —
Botanique BEAUVISAGE. —

Agrégés

MM. AUGAGNEUR	MM. GANGOLPHE	MM. POLLOSSON	MM. VIALLETON
BARD	JABOULAY	POULLET	WEILL
BEAUVISAGE	LANNOIS	RODET	
CHANDELUX	LINOSSIER	ROQUE	
DIDELOT	PERRET	SABATIER	

M. ETIEVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président; M. PIERRET, Assesseur; MM. PERRET et BARD, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA GRAND'MÈRE

A MON PÈRE, A MA MÈRE

A M. LE PROFESSEUR LACASSAGNE

A MES MAITRES

de l'Ecole de santé militaire



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552608_0011

INTRODUCTION

Maxima debetur puero reverentia.

Tout travail à son début, quelque satisfaction que puisse vous donner sa réussite, quelque ardeur que l'on ait de produire une œuvre aussi peu banale que possible, quelque contentement intérieur on ait de se savoir imprimé, ne laisse pas de vous donner des doutes sur la façon dont vous pourrez le conduire et l'achever, sur la façon dont il sera jugé; alors même que l'on est plein de confiance en soi-même, on hésite, on cherche, on a peur de mal faire; les autres sont si exigeants ou plutôt vous semblent l'être. Aussi n'est-ce pas sans une certaine crainte, mêlée à notre contentement, que nous avons entrepris ce travail.

Grâce aux conseils sages d'un homme dont tout le monde connaît la valeur scientifique, nous nous sommes hardiment mis à l'œuvre; le travail ne laissait pas de nous embarrasser; sans connaissan-

ces spéciales sur la matière, il nous fallait chercher et lire avant de rien entreprendre. M. le professeur Lacassagne, qui nous avait confié ce sujet, a bien voulu se charger de la direction de nos recherches. Nous ne saurions trop le remercier de sa bonne volonté; elle reste pour nous gravée au fond du cœur. Avec l'aide de ce maître, dont nous sommes fier de nous dire l'élève, nous avons cru pouvoir arriver à bonne fin; d'autres le jugeront. Qu'il nous soit seulement permis de dire que, si ce travail contient des lacunes, s'il existe des points faibles, c'est à l'élève qu'en revient toute la faute, et pour lui seul doivent être les reproches.

Nous voulons traiter la question des sévices sur les enfants; notre thèse se ressent de la difficulté d'un sujet qui a déjà été longuement traité par ailleurs; mais, avant de rien entreprendre, nous voulons expliquer ce que nous avons voulu entendre par ce mot sévice. Ce n'est pas seulement dans le sens de coups, de blessures, de mauvais traitements que nous avons voulu le comprendre; nous lui avons donné une extension plus grande afin de traiter le côté particulièrement intellectuel et moral que nous avons cru pouvoir y rattacher. Suivant notre idée, telle que nous l'expliquons ici, nous avons commencé par quelques considérations sur l'enfant, son caractère; les appréciations ne manquent pas; les auteurs anciens et modernes en ont parlé; nous les avons peut-être un peu pillés, mais ne vaut-il pas mieux redire une bonne description que d'en donner une nouvelle mauvaise. Puis, en-

trant hardiment dans notre sujet, nous avons énuméré tout ce que nous comprenions par sévices frappant dans l'enfant son corps, son intelligence ou son esprit. Le champ était vaste pour une imagination productive. Nous en avons retiré ce que nous pouvions ; bien peu de choses trouvera-t-on ; qui lira jugera.

Notre dernière partie, où nous avons essayé d'énumérer les défauts des enfants, en dégageant les dommages qui peuvent en résulter, sera peut-être discutée ; pourtant, elle nous paraissait rentrer dans notre sujet ; qu'on donne le nom qu'on voudra aux conséquences d'une éducation mal dirigée, il ne reste pas moins établi pour nous, que, tout ce qui peut donner souffrance ou peine rentrait dans notre sujet et pouvait être traité ici.

Ainsi avons nous compris notre travail ; notre tâche sera terminée lorsque nous aurons parlé de tout ce que nous venons d'énumérer. Mais, avant d'entrer dans notre sujet, nous voulons, après avoir rendu grâce à M. Lacassagne, remercier nos maîtres, tant civils que militaires, qui ont dirigé nos études et permis d'accomplir la carrière vers laquelle notre vocation nous poussait. A tous nos remerciements et à chacun d'eux notre profonde reconnaissance.

CHAPITRE I

« L'enfant à sa naissance, dit Lucrèce dans son : *de natura rerum*, est semblable au nautonnier jeté sur le rivage par la fureur des ondes ; voyez-le à terre, sans langage, dénué de tout ce que la vie réclame au moment où la nature, le chassant avec effort du sein de sa mère, l'expose à la lumière du jour. Il remplit l'espace de vagissements lamentables, et c'est justice, il lui reste tant de maux à traverser dans le cours de la vie. » Nous ne pouvons que nous incliner devant la justesse de cette définition ; voyons, en effet, comment est constitué cet être dont le principal caractère est la faiblesse ; son entrée dans le monde est une souffrance aussi douloureuse que sa sortie : certains enfants épuisés par les premiers efforts tombent dans une sorte de rigidité cadavérique. Puis, c'est la faim, nouvelle douleur, qui le fait crier, pleurer ; la tendresse maternelle va répondre à cet appel, première peine effacée par une douce sensation. Alors, l'enfant se rendort, et ne sortira de cette apa-

thie que lorsque le besoin de nourriture se fera de nouveau sentir.

La faim, la soif, le froid, les souffrances de la respiration et de la digestion, les impressions irritantes de l'ouïe, de la vue l'attendent au sortir de chacun de ses profonds sommeils. Toutes ces sensations éprouvent ses organes encore imparfaits et délicats. Aussi comprend-on la difficulté de conserver les petits enfants et la fréquence des affections nerveuses et thoraciques qui en emportent un si grand nombre.

Les facultés psychiques sont nulles ou du moins paraissent l'être; Virchow appelle l'enfant « un simple être spinal » ; ses sensations n'aboutissent qu'à des mouvements automatiques reflexes. L'étude du développement du système nerveux de l'enfant à sa naissance nous montre que l'accroissement de ses lobes cérébraux est plus considérable que celui du cervelet. Quant aux caractères microscopiques, si les centres présentent, en certaines parties, des noyaux arrondis, reliés par un réseau de fibres, on n'y rencontre pas de ces cellules distinctes à formes différentes qui annoncent l'évolution complète des circonvolutions cérébrales.

Autant que ces superficielles indications permettent de conclure, on peut dire que le développement des hémisphères supérieurs paraît assez mûr pour les perceptions, l'émotion, la volition, tandis que le peu de consistance de leurs éléments constitutants indique des fonctions très restreintes pour les facultés psychiques.

Tel est l'enfant dénué de toute force physique,

doué de sensations à peine perçues et au moins nullement comprises : de quels ménagements n'a-t-il pas besoin ? Ce n'est pas seulement de l'affection qu'il faut avoir pour lui ; l'homme peut vivre isolé, sans aucun contact avec ses semblables ; il pourra se suffire à lui-même : l'enfant abandonné ne peut vivre, il meurt aussi sûrement que si on lui écrasait la tête. Il a besoin de protection, de soins : et de quels soins ? Seule la femme, la mère, est capable de le comprendre. La femme, cet autre être faible si discuté par les pessimistes qui, comme Schopenhauer, ne veulent même pas lui accorder la raison, ou s'ils lui en accordent, c'est une raison affligée de myopie intellectuelle, est pourtant la seule capable, je dirai même digne de comprendre l'enfant. Elle a ses qualités comme elle a ses défauts : « La femme vaudrait mieux, dit M^{me} de Rémusat, par la spontanéité de l'esprit et la vivacité du sentiment, l'homme par la réflexion, la volonté, la constance. Pourquoi ne pas faire concourir au même but, avec harmonie, des qualités si diverses, également perçues. » C'est la réflexion d'une femme de bon sens. Les pessimistes dénigrent la femme, laissons les faire ; prenons de leur jugement ce qu'il y a de juste, mais abandonnons les lorsqu'ils vont trop loin. La femme est un être faible, inférieur même ; mais combien cette faiblesse, cette infériorité s'accorde bien avec son rôle de mère. Ses sentiments sont plus délicats, sa résistance physique à la douleur plus faible ; alors elle comprendra mieux les souffrances de celui dont elle doit guider les premiers pas.

L'enfant à cet âge appartient à la mère comme plus tard il devra être dirigé par le père : ainsi le veut la nature. C'est la mère qui soigne le corps du nouveau-né, qui préside à l'éveil de ses sens, de son cœur, qui lui enseigne la langue si justement appelée maternelle. Pourtant, il est des cas où ce dévouement a besoin d'être éclairé, dirigé, parce qu'il s'exerce dans des conditions défavorables où la mère est placée par l'insuffisance de son savoir. La femme aurait souvent besoin de pédagogie, d'hygiène. Spencer cite de nombreux exemples de résultats déplorables produits par une erreur dans l'éducation physique ou morale. Toute une vie peut se traîner malade, par une faute commise dans l'alimentation du premier âge. C'est à la mère de racheter ses défauts, de les corriger en écoutant les conseils naturels et sages de l'époux, du médecin, de ceux qui s'intéressent à l'enfant et qui veulent, comme elle, qu'il vive et soit heureux.

Plus tard, l'enfant, cet être qui avait besoin de toute protection, incapable de suffire à aucun de ses besoins, commence à s'individualiser. Les os de son crâne se soudent, il n'a plus besoin du bourrelet protecteur ; il marche, il peut se passer du bras de la femme qui l'a porté et guidé ses premiers pas ; il mange seul, il crie, il joue, il peut tomber sinon sans se faire mal, du moins sans se blesser, et le choc qui, naguère, l'aurait anéanti, lui tire à peine quelques larmes vite séchées. Il a encore besoin de mille attentions ; mais, petit à petit, il peut s'en passer ; comme l'oiseau sorti du nid, il commence à voler de ses propres ailes.

C'est alors qu'il a besoin d'une direction plus ferme, d'un mentor qui guide ses pas pour l'empêcher de choir, qui fronce les sourcils lorsqu'il a mal fait au lieu de sécher ses larmes par des baisers, de quelqu'un enfin plus expérimenté, connaissant mieux la vie et armé pour elle : du père.

Voyons comment on doit comprendre l'éducation. Pour Montaigne, elle est inutile ; il n'y a rien de mieux à faire que de laisser l'enfant se développer suivant ses instincts naturels : « Nous ne scaurions faillir à suivre nature, dit-il dans ses *Essais*. — Je n'ay pas, ajoute-t-il plus loin, corrigé comme Socrate, par la force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ai aucunement troublé par art mon inclinaison. Je me laisse aller comme je suis venu, je ne combats rien, mes deux maîtresses pièces vivent de leur grâce, en paix et bon accord. »

A Montaigne, on peut répondre : Puisque la nature est si bonne, et puisque sa direction, à condition qu'on la suive docilement, est si sûre, elle aurait bien dû ne pas mettre en nous cette manie de la modifier et de l'altérer. Mais passons. Pour J.-J. Rousseau, l'éducation est un mal nécessaire : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, défigure tout ; il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme, il le faut dresser pour lui-même comme un cheval de manège, il le faut contourner à sa mode comme un arbre de son jardin. Dans l'état

où sont désormais les choses, l'homme abandonné dès sa naissance à lui-même, parmi les autres, serait le plus défiguré de tous. »

En regard des opinions optimistes de Montaigne, de J.-J. Rousseau au sujet de la nature, il est intéressant d'entendre quelques-uns de ceux qui l'ont jugée avec moins de complaisance. « Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ? » s'écrie Bildad, dans son *poème de Job*.

« La faiblesse des organes est innocente chez les enfants, dit St Augustin, mais non pas leur âme. J'ai vu, j'ai vu moi-même un petit enfant dévoré par la jalousie ; il ne parlait pas encore ; mais, tout pâle, il regardait d'un œil haineux son frère de lait ». — « L'enfant, dit un pessimiste, dès qu'il commence à avoir la raison, a l'esprit fermé aux choses spirituelles ; mais il a les yeux ouverts pour le mal ».

Enfin, citons une dernière opinion, celle du grand pessimiste allemand, Schopenhauer : L'homme au fond est une bête sauvage, une bête féroce. Nous ne le connaissons que dompté, apprivoisé, à cet état qui s'appelle civilisation ; aussi reculons-nous d'effroi devant les explosions accidentelles de sa nature. Que les chaînes de l'ordre légal tombent n'importe comment ; que l'anarchie éclate, c'est alors qu'on voit ce qu'est l'homme. »

Voici donc l'homme, tel que peut l'avoir fait la nature, bien différemment jugé ; ici tout est bon, là tout est mauvais. Mais, en supposant, hypothèse insoutenable, que l'enfant pût vivre sans que l'action de l'homme s'exerçât immédiatement sur lui ; que

la nature pût être sa seule nourrice ; son développement ne serait pas en vertu des lois de l'hérédité, l'œuvre de la pure nature ; car il a derrière lui une longue suite d'ascendants qui lui ont transmis avec la vie, un ensemble d'instincts, de sentiments, d'aptitudes, d'idées qui sont inhérentes pour ainsi dire à son sang et à tout son être.

L'enfant naît avec une multitude de défauts, d'instincts naturels et héréditaires ; c'est la moralité de l'homme, par conséquent son mérite de lutter contre ceux qui sont contraires au devoir. Lorsque l'enfant est encore incapable de se diriger lui-même, l'éducation se sert des énergies diverses qu'elle trouve en lui, pour lui faire commencer la lutte ; elle l'y conduit et l'y aide d'abord, pour le rendre ensuite capable de la soutenir seul.

Si on veut rendre l'éducation efficace, il faut croire en elle ; et croire en elle non seulement par un acte de foi aveugle, mais parce qu'une multitude de faits déposent en sa faveur. L'éducateur doit être rapproché du médecin : « Un médecin consciencieux et habile ne se contente pas d'examiner l'état de son malade et de le questionner sur sa vie passée ; il l'interroge aussi sur ses parents, sa famille, dans le passé de laquelle il remonte aussi loin qu'il le peut pour y trouver, sur le cas qui l'occupe, de précieuses indications. De même, l'éducateur, pour mettre de son côté toutes les chances de succès, ne devrait pas se contenter d'étudier le caractère de l'enfant ; il lui faudrait recueillir sur les ascendants des renseignements aussi nombreux que possible ; consti-

tuer pour chacun son dossier d'hérédité (1). »

Nous avons vu ce qu'était l'enfant du premier âge, le rôle de la mère ; nous avons essayé de faire comprendre ce qu'était l'éducation ; voyons maintenant quel est le rôle de chacun de ceux qui doivent y contribuer, quels sont leurs droits et leurs devoirs.

D'abord le père. Le droit romain conférant la toute-puissance au père de famille proclamait ainsi l'infériorité morale de la mère. Notre Code civil a conservé cet esprit en édictant que la femme doit obéissance à son mari. Mais ceci n'est pas juste, car le père n'est pas toujours digne de l'autorité que la loi lui confère. Toujours est-il que son rôle grandit à mesure que l'enfant avance en âge ; il doit en avoir la direction générale parce qu'il est plus capable de suivre un dessein, d'en prévoir les conséquences ; moins sensible aux impressions du moment, il est bon qu'il sauvegarde son autorité paternelle : mais il ne faut pas que les enfants tremblent devant leur père ; rien ne glace comme le spectacle de ces familles où les enfants craintifs, toujours sous le coup d'une parole dure ou d'un châtiment, répriment en silence les impulsions de leur âme, et se conforment tristement à une règle qui s'impose par une sorte de terreur du chef de la famille. Ils perdent ainsi toute initiative, ce sont des machines dont un regard fait marcher les ressorts ; leur figure sourit, si le front du père s'épanouit, elle est triste si un pli

(1) Alex. Martin. *Éducation du caractère*.

apparaît sur son front. Plus tard, habitués à vivre sous la domination du maître, ces enfants ne sauront pas se diriger eux-mêmes ; ils tomberont sous la domination d'un autre maître, ou incapables de discerner ce qui est bien de ce qui ne l'est pas, ils commettront les pires fautes, préjudiciables à eux-mêmes et aux autres.

Le père ne doit pas non plus être familier à l'excès avec ses enfants, il faut être bien sûr de soi pour s'abaisser à faire cheuchuer ses enfants sur son dos, ainsi que le faisait le bon roi Henri IV et cela en présence de l'ambassadeur d'Espagne. Le manque de respect, la désobéissance, l'indiscipline produisent des effets tels qu'on ne saurait veiller avec un soin assez attentif à ce qu'il y eût dans la famille au moins une personne devant laquelle l'enfant ne se sente pas entièrement à l'aise.

Si le père a le devoir de se faire respecter lui-même, il doit aussi faire respecter la mère. Malheureusement, beaucoup trop de chefs de familles, absorbés toute la journée par ce qu'on appelle les affaires, se font de la famille l'idée d'une société intime et charmante où ils viennent se reposer des fatigues et des soucis que leur cause l'âpre lutte pour la vie. Lorsqu'ils s'aperçoivent que ces moments par eux consacrés au repos sont réclamés par de nouveaux efforts, que l'éducation de leurs enfants exige de leur part une intervention suivie et constante, effrayés, croyant avoir assez fait par leur labeur, ils ferment les yeux et laissent faire. Ou, s'ils interviennent, c'est d'une manière intermittente, capricieuse, qui risque

de soulever l'opposition de la mère et étonne par ses effets. Tous les pères ne peuvent faire comme Caton le censeur, quittant toutes les affaires, excepté celles qui intéressaient le public, lorsque sa femme, qui allaitait elle-même son enfant, devait le lever et le remuer. Il lui enseigna lui-même la grammaire, l'art de la guerre, composa pour lui des histoires, les écrivant en gros caractères, afin que son fils connût, avant d'entrer dans le monde, les grands hommes des siècles passés et leurs belles actions pour se former sur ces modèles.

A côté du père et de la mère se trouvent d'autres membres de la famille dont la fréquentation, si elle est passagère, peut influencer sur le caractère de de l'enfant. Les grands-parents, particulièrement, ont, à l'égard de leurs petits-enfants, des droits qu'ils réclament et qu'il serait injuste de leur refuser. L'aïeul peut seconder l'œuvre paternelle et même d'une façon fort efficace, étant donné sa connaissance et sa longue expérience de la vie ; mais, souvent, l'âge affaiblit l'énergie, donne une indulgence qui va jusqu'à la faiblesse ; c'est une influence qui a souvent besoin d'être contrebalancée d'un autre côté et qui ne peut être mieux comprise qu'en inspirant le respect.

Les domestiques prennent aussi une part dans l'éducation de l'enfant, et cette part n'est pas aussi négligeable que beaucoup de parents semblent le penser ; elle a besoin d'être surveillée de très près. Plus loin, nous reviendrons sur son action pour en montrer les côtés parfois si funestes.

L'enfant continue à grandir, il va sortir de sa famille ; l'ordre social exige que sa vie change ; il vient à l'école, au lycée, quittant momentanément le milieu qui l'a vu naître, ou il rentre chez lui après le travail terminé ; sa vie est toute changée : c'est d'abord l'influence du maître qu'il ne connaissait pas encore, puis la vie en commun avec d'autres enfants de son âge. La discipline impose à tous les mêmes règles, les mêmes défenses, les mêmes exigences, les mêmes punitions. Il est difficile aux maîtres d'être absolument exempts de reproche, de partialité, d'injustice. Deux enfants commettant la même faute seront punis également, alors que l'un aura des habitudes de paresse et d'indiscipline, tandis que l'autre, laborieux et sage, sera beaucoup moins coupable en principe, bien qu'il l'ait été autant en action. La punition ne frappe pas l'un et l'autre également, toute la peine est pour le second, tandis que l'autre rira de son mécompte et fera gaîment le penum auquel il est accoutumé.

Le maître a besoin d'une grande intelligence, de beaucoup de discernement pour comprendre et atténuer ces mille et une vexations qui aigrissent le caractère des enfants et qui, au lieu de les corriger, les amènent à cet état d'esprit d'indifférence qui leur fait dédaigner l'émulation et le plaisir de se croire meilleur. « La grande affaire du gouverneur, dit Locke, est de donner à son élève des manières polies, lui faire prendre de bonnes habitudes, lui inspirer des principes solides, l'engager à aimer, à imiter ce qui est excellent et digne d'estime, mais avec

un degré de vigueur, d'activité et d'application dont il a besoin pour en venir à bout. »

Malheureusement, les garanties que nous exigeons en général de nos maîtres sont bien plutôt la sûreté et l'étendue de connaissance, l'aptitude à l'enseignement des sciences et des lettres, que l'aptitude à l'éducation morale ; on ne peut faire des classes de caractère comme on fait des classes de latin, d'histoire, de mathématiques.

Nous avons vu l'enfant sortant des bras de sa mère, ses premiers pas dans le monde, le rôle du père dans son éducation, l'influence des maîtres ; voyons maintenant ce qu'il doit être pour la société, ce qu'elle réclame de lui, ce qu'elle lui doit.

L'enfant doit, plus tard, devenir membre de cette société au milieu de laquelle il est né, il peut même être appelé à la diriger. Lorsque viendra l'âge viril, il aura pour elle des obligations qu'il ne peut comprendre étant jeune, mais que d'autres lui auront inculquées, eux qui, plus expérimentés et plus sages, auront souvent payé bien cher cette expérience dont les vieillards sont si fiers et dont ils réclament avec tant d'insistance et, à juste titre, la palme. Bon, issu de parents raisonnables et sages, l'enfant n'aura qu'à écouter leurs conseils et à entrer hardiment dans cette vie dont ils vont être les acteurs. Mauvais, livré à lui-même ou à des conseillers perfides, il payera souvent bien cher la faute de ceux qui l'auront fait tel et qui, au lieu de l'aider d'avis prudents, ne lui en auront donnés que de mauvais et très préjudiciables et pour lui-même et pour les autres. La

société devra se défendre contre lui, elle est la grande famille dont le chef omnipotent châtie qui commet la faute. Son châtiment est d'autant plus grave qu'elle agit sans recours. Ses jugements sont des ordres.

Ma si la société a le droit de châtier, de ce fait même lui incombent des devoirs envers ceux qu'elle régit. Si plus tard elle condamne l'enfant qui n'aura pas connu le bien, elle lui doit au moins de le lui faire connaître. Elle doit être la protectrice de l'enfant issu de son sein pour qui la famille plus intime n'existera pas, ou qui, hélas, vérité triste à dire, aura plus à redouter des conseils de ceux qui l'auront fait naître que de l'abandon et de la mort.

Pour l'enfant nouveau-né abandonné, la société a des asiles, elle a fait des lois qui confient le pauvre petit être, privé de tout, à des mains mercenaires; c'est la protection toute physique. Que peut-elle pour l'instant faire de plus. Elle s'assure que l'enfant ne manque de rien; ses conseils surveillent la nourrice désignée, elle appelle à elle les lumières de ceux qui peuvent le mieux la guider; son premier magistrat possède la haute main pour sévir et récompenser, le médecin apporte ses conseils éclairés, et ses conclusions sont des ordres. C'est ainsi qu'en France, du moins dans beaucoup de départements, tout enfant âgé de moins de deux ans qui est placé moyennant salaire en nourrice ou en garde, hors du domicile de ses parents, devient de ce fait l'objet d'une surveillance de la part de l'autorité publique qui se charge de protéger et sa vie et sa santé. Cette surveillance

est confiée aux préfets ; au ministère de l'Intérieur, un comité supérieur de protection de l'enfance a été établi. Pour parfaire à cette loi, un conseil d'inspection médicale est constitué. Toute personne qui place un enfant en nourrice est tenue sous la peine portée par l'article 346 du Code pénal, d'en faire déclaration à la mairie. Un médecin désigné doit constater l'état sanitaire de l'enfant, adresser à la nourrice des observations, signaler à l'administration les abus, refaire l'éducation professionnelle des femmes, souvent ignorantes que les mères se substituent, lutter contre les pratiques d'usage anti-hygiéniques.

Autrefois, chaque hospice avait son tour, où le petit abandonné était laissé sans que personne cherchât à connaître qui il était, d'où il venait, pourquoi il était né ; c'était l'enfant de l'asile et rien de plus, il ne pouvait plus avoir de place au foyer de la famille. Cette façon de protéger encourageait trop l'abandon (Était-ce un mal?). Actuellement, la société exige que tout ce qui entre dans son sein soit compté, comme elle décompte tous ceux qui la quittent ; c'est un principe sage empêchant bien des crimes. Un enfant est-il trouvé, un officier de justice se rend immédiatement sur les lieux d'exposition, dresse procès-verbal ayant pour but de constater l'identité de l'enfant et de mettre l'administration de la justice sur les traces de l'auteur de l'abandon, puis l'enfant est transporté à l'hospice. L'article 348 du Code pénal punit d'un emprisonnement de 6 semaines à 6 mois celui qui porte à l'hospice un enfant confié à ses soins, à moins qu'il ne soit le père. Quant à

ceux qui exposent et délaissent un enfant dans un endroit solitaire, elle les punit de 7 années de réclusion ; celui qui abandonne un enfant sans s'être assuré qu'il est recueilli est reconnu coupable de délaissement. Les ordonnateurs d'un abandon sont également punis.

Voilà ce que fait la société ; elle punit pour empêcher le crime. Pour le pauvre être, qui n'a pas demandé à vivre, elle répare autant qu'elle le peut le mal qui lui a été fait ; ses hospices lui donnent la vie matérielle ; la mère, qui lui fait défaut, est remplacée par la nourrice. De plus, pour empêcher l'abandon, pour que la mère n'ait pas la mauvaise excuse de la misère à alléguer pour diminuer son crime, elle donne des secours temporaires aux filles-mères qui veulent garder leur enfant. Des sociétés philanthropiques se sont constituées, créant plusieurs ateliers ou colonies agricoles pour les enfants moralement abandonnés.

Plus tard, alors qu'il peut déjà quelque chose par lui-même, mais qu'il est encore trop faible pour voler de ses propres ailes, l'enfant risque de subir l'ascendant du plus fort : il a encore besoin de protection. D'abord, comme chacun de ses membres, la société le protège contre le crime et les mauvais traitements ; mais il y a un autre genre de protection qui lui incombe et qu'elle a su reconnaître en édictant de nouvelles lois. L'enfant livré à des mains mercenaires ou même paternelles (triste paternité que celle-là) peut être exploité comme on exploite le faible, en retirant de lui tout ce qu'il peut donner, sans crainte de l'affaiblir encore ou de le tuer par

de trop longs et trop pénibles efforts. L'enfant ne doit pas être employé avant un certain âge aux travaux trop durs des manufactures, et le temps qu'il doit donner est régi d'après sa force et son sexe. En France, l'enfant, pour travailler, doit avoir 12 ans et la somme des heures qu'il doit donner dans une journée ne doit pas dépasser 12. Le travail de nuit est interdit avant 16 ans ; ils ne peuvent être employés qu'aux travaux de propreté des mines, ils ne doivent pas réparer les machines... être là où il y a quelque danger.

L'enfant au-dessous de 12 ans ne peut-être employé à porter un fardeau sur la voie publique, il lui est interdit de travailler dans les dépôts d'allumettes... De plus, l'Etat veut que l'enfant aille à l'école, il en rend responsable les parents et exige, au-dessous de 12 ans, la fréquentation d'une école publique.

L'Etat surveille aussi l'enfant employé dans les professions ambulantes ; c'est là surtout qu'il a besoin d'être sévère, car presque toujours les exploiters sont de tristes individus, toujours prêts à éluder la loi, et pour qui la crainte du châtement est la seule morale. Tout individu autre que le père et la mère, qui ferait exécuter, par des enfants de moins de 16 ans, des tours de force, de dislocation, est puni de 6 mois à 2 ans d'emprisonnement. La peine est applicable aux parents si l'enfant a moins de 12 ans. Sont punis également les parents ou tuteurs qui livreraient, gratuitement, ou à prix d'argent, un enfant de moins de 16 ans à des individus faisant profession de mendicité, ou de vagabondage.

CHAPITRE II

Dans le chapitre précédent, nous avons essayé d'analyser l'enfant tant au physique qu'au moral, de faire voir ce qu'était cette personnalité, ce qu'il pouvait par lui-même, ses droits dans la famille et la société, comment il fallait le comprendre et avec quels ménagements il devait être traité. Ici, nous plaçant dans un autre ordre d'idées, nous essaierons d'étudier les principaux sévices auxquels il est en butte, réservant ce chapitre pour les sévices physiques, ceux qui touchent particulièrement le corps; plus tard, allant plus loin, nous essaierons d'étudier d'autres sévices, ceux qui touchent particulièrement le cerveau par le sens moral et intellectuel; puisse notre travail avoir une portée quelconque; heureux serions-nous et bien récompensé de notre peine, s'il nous était donné d'ouvrir les yeux aux parents indifférents, à ceux qui ne savent pas comprendre le caractère de l'enfant, aux juges qui doivent protéger et punir.

L'étude de ces sévices a longtemps été négligée. Se

contentant de constater, sans vouloir en tirer de considérations particulières à l'enfant, les anciens punissaient le mal commis, ainsi qu'ils l'auraient fait pour un adulte, aucune loi ne s'en occupait spécialement; l'autorité paternelle était d'ailleurs trop admise pour que la justice allât contrôler la façon dont elle s'exerçait, et chez beaucoup de peuples, l'enfant était considéré comme trop peu de chose pour que la loi le prenne sous sa protection; c'est ainsi que les Chinois abandonnaient leurs enfants sur les places publiques, livrés à eux-mêmes, aux injures du temps et aux animaux qui s'en servaient comme de pâture. Dans l'antiquité on ne rencontre que le seul livre de Zacchias dans lequel il est question de l'action des coups de cordes et de fouet; les indications que son livre renferment sont très sommaires.

Toulmouche, dans un mémoire publié en 1853, consigne le fait suivant: « Cas de monomanie singulière ayant porté un homme d'une certaine instruction à exercer la flagellation sur une petite fille âgée de 4 ans, d'une manière assez continue et assez intense pour qu'elle ait fini par occasionner la mort de cette enfant. » Enfin il nous faut arriver à Tardieu pour trouver une étude complète des sévices sur les enfants. Nous nous permettrons d'emprunter quelques idées à ce savant maître; nous jugeant indigne de les discuter, mais essayant d'apporter d'autres considérations tirées des faits et de la science actuelle.

Les sévices et les mauvais traitements exercés sur les enfants, dit Tardieu, sont extrêmement va-

riés. Depuis les coups portés avec les mains, les soufflets, les coups de poing, de pied, de soulier, de sabots, la fustigation avec des verges, des baguettes, jusqu'aux coups de bâtons, de corde, de fouet, de fourche, etc., on peut y rencontrer des contusions faites avec toute espèce d'instruments vulnérants. Mais ce n'est pas seulement par ces moyens, en quelque sorte directs, que les enfants sont maltraités; ils sont soumis à des privations de tout genre : défaut de soins, alimentation insuffisante ou grossière, séquestration dans des lieux obscurs, d'étroits cachots, manque d'exercice, exposition au froid; enfin des tortures poussées à l'extrême, consistant en brûlures répétées à l'aide de fer rouge, de charbons ardents, de liquides corrosifs, mutilations, écrasements de doigts, arrachement des cheveux, des oreilles, étouffement par l'introduction violente d'une grande quantité d'aliments; enfin souillures de toutes sortes qui vont jusqu'à l'ingestion forcée d'excréments.

Les victimes les plus ordinaires de ces sévices et mauvais traitements sont généralement de très jeunes enfants. Sur 32 cas observés par Tardieu, 17 fois les enfants sont au-dessous de cinq ans, 7 de cinq à dix ans, 4 de onze à quatorze ans. Les auteurs de ces violences (constatation triste) sont 24 fois les parents, les autres fois des instituteurs.

Les caractères que ces sévices laissent sur les victimes varient à l'infini; ils offrent cependant quelques signes généraux et communs que l'on retrouve dans presque tous les cas et sur lesquels il

importe surtout d'appeler l'attention du médecin légiste.

Ce qui frappe en premier lieu, c'est la physionomie que présentent les pauvres enfants exposés aux mauvais traitements et aux privations ; pâles, d'une maigreur squelettique, ils offrent tous les caractères d'une décrépitude précoce. Leurs traits respirent la tristesse, ils présentent de la bouffissure, de l'œdème en certaines parties ; ils sont timides, craintifs, hébétés, leur œil est éteint, ils ont l'air de « chiens battus » Une autre particularité importante à noter, c'est la rapidité avec laquelle change cette expression et cette physionomie dès que ces enfants, recueillis par la charité publique, se trouvent soustraits à leur supplice de tous les jours. Je me souviens avoir vu, dans un service hospitalier d'enfants, une petite fille de 2 ans que l'on avait amenée pour la retirer momentanément d'entre les mains de ses parents accusés de manque de soins à son égard. L'aspect de ses grands yeux bleus, d'une expression indéfinissable que faisait ressortir des joues creuses et blanches aux pommettes saillantes, son teint de cire et de petit cadavre encore éveillé nous avaient tous frappés ; quelques rares cheveux blonds et fins couvraient sa nuque, tout son corps rappelait celui d'une momie blanche sillonnée par quelques veines bleuâtres plus saillantes, du fait même de la matité de sa peau. Son cœur battait à peine, si faiblement que, n'eût été l'expression de son regard, on l'aurait cru endormie pour toujours ; mais, la sœur lui présentait-elle quelque aliment, non pas des friandises,

la pauvre petite n'aurait pas su les apprécier, mais quelque mets grossier qui pût se manger, on voyait ce petit corps s'agiter, ses bras se tendre vers la nourriture si longtemps attendue et si souvent refusée. Au bout de quelques jours, l'enfant n'était plus reconnaissable; elle courait dans la salle avec ses petites compagnes autant que le lui permettaient ses forces non encore rendues, c'était la gaieté personnifiée: ses joues se remplirent, ses cheveux poussèrent abondants et drus, son corps s'arrondit et les saillies de naguère ne laissèrent plus de traces.

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi; l'altération générale de la constitution est plus ou moins profonde, suivant la gravité et surtout la durée de ces sévices. La pitié et la charité publique arrivent quelquefois trop tard, et nombre de victimes disparaissent parce qu'au milieu des monstres qui les entourent et qui ne cherchent qu'à tromper la curiosité de leurs voisins, ils n'ont pas trouvé une âme compatissante et forte qui se fit leur défenseur et l'accusateur de leurs bourreaux.

Les traces laissées sur le corps par les mauvais traitements sont surtout remarquables par leur multiplicité; ce sont des ecchymoses, des meurtrissures, des excoriations disséminées sur toute la surface du corps, qui en est comme marbré. Ces ecchymoses siègent surtout au visage, sur les membres, à la partie postérieure du tronc, offrant le caractère, précieux pour le médecin légiste, de ne pas occuper de préférence les points les plus saillants sur les-

quels portent presque exclusivement les chutes. Leur forme est souvent significative et reproduit visiblement l'empreinte des doigts, des ongles, des clous d'une semelle de soulier ou du talon de botte; les pincements produisent des meurtrissures rougeâtres ovalaires; les verges, les lanières, les baguettes, des vergetures linéaires avec un double sillon bleuâtre. On trouve parfois les nœuds de la corde ou les épines de bâton imprimés dans les chairs. Il est fréquent d'observer les oreilles déchirées, les cheveux arrachés, les doigts écrasés. D'autres blessures ont leur caractère, c'est ainsi que l'on trouve des plaies de tête, des fractures, des brûlures à des degrés différents produites, soit par l'application de pelles, de fer rouge, de charbons ardents, de liquides corrosifs, ainsi qu'on l'a vu dans ces cas extraordinaires de tortures infligées avec un raffinement de barbarie à de pauvres petites filles. Tout le monde connaît l'histoire de cette petite Adolphine Borlet, blonde enfant de 9 ans, à qui sa mère avait fait subir un long martyr de deux ans. Il n'est pas de tortures auxquelles l'enfant n'ait été soumise, coups de verge, coups de pied, privations de toutes sortes; elle a tout souffert. En peine de torture, la mégère faisait rougir au feu un tisonnier qu'elle appliquait sur le bout des doigts de l'enfant dont elle étouffait les cris en lui passant un tablier autour de la tête; puis, ces plaies étant trop ostensibles, elle imagina une torture plus raffinée: au moyen d'une pince à tisonner, chauffée au rouge, elle arrachait de petits morceaux de chair aux jambes de la pauvre martyre et lui appliquait la

pince sur le ventre ; un jour, elle la posa sur la partie la plus intime du corps de la malheureuse enfant. La maîtresse d'école remarqua la pâleur par trop évidente de sa jeune élève, elle voulut voir, et, sur sa plainte, les auteurs de ces tortures furent arrêtés. — Il est à remarquer que, dans ces cas, les auteurs de ces méfaits mettent en avant pour se disculper, une raison qui ne laisse pas d'atténuer un peu leur crime. L'enfant a de mauvaises habitudes, il faut le corriger, rien ne peut y faire que la torture. Triste conclusion ; le remède est pire que le mal.

Souvent, ces mauvais traitements consistent à attacher les enfants, soit par les mains, le milieu du corps, le cou, à les maintenir assis sur des escabeaux ou même par terre ; enfin à les enfermer dans des espaces étroits comme une caverne, une niche, une boîte, où ils ne peuvent se tenir que dans les positions les plus gênantes. Le résultat primitif est de laisser des empreintes plus ou moins profondes ; plus tard, ce sont des déformations persistantes du squelette qui ont été signalées dans quelques cas où la barbarie a dépassé toutes les bornes.

La Cour d'assises de Rennes eut à juger, il y a quelque quarante ans, une affaire de ce genre. Le jeune Jean Sorel, âgé de 17 ans, était enfermé, par son père et sa mère, dans une loge d'une capacité telle qu'il ne pouvait que s'y tenir accroupi. Elle se trouvait placée entre une fosse d'aisance à ciel ouvert et un fumier ; c'est dans ce réduit que vivait, depuis un an, le malheureux. Ajoutez à cette séquestration la privation presque complète de nourriture, les mau-

vais traitements, les tortures du froid. Les pieds du malheureux se noircirent, devinrent très durs; au bout de quelque temps, 4 doigts du pied gauche tombèrent. L'hiver fut très rude, l'enfant, pour se réchauffer un peu, ramassait ses jambes sous lui. Depuis ce moment, elles sont restées crochées, il ne peut plus les allonger. La Cour a fait justice de cet acte de barbarie et la peine de mort a été prononcée contre les deux accusés.

A côté de ces différents sévices, il faut en placer d'autres moins frappants pour l'enfant, moins désagréables pour lui-même, mais dont les conséquences ont bien leur gravité, et par les effets immédiats qu'ils produisent, et par les habitudes qu'ils engendrent. Je veux parler de la masturbation pratiquée sur les enfants et de l'onanisme qui en est la conséquence directe.

Deux cas peuvent se présenter. La nourrice ne peut calmer l'enfant qu'elle porte ou plutôt ne veut pas se donner trop de peine pour arriver à ce résultat; elle titille le prépuce du petit garçon, le clitoris de la petite fille; l'enfant trouve-t-il cette sensation agréable? Je l'ignore, toujours est-il que ses larmes cessent, qu'il ne crie plus pour l'instant; puis, nouveau sujet de larmes, nouvelle masturbation. L'enfant arrive à ne plus pouvoir s'en passer, à le demander à sa façon et alors cette excitation continuelle porte sur son organisme entier; il maigrit, ses joues se creusent, ses yeux se ternissent. La mère, voyant son enfant s'affaiblir ainsi, ne sait pas le plus souvent à quoi attribuer ce résultat.

La nourrice est changée sur les conseils sages du médecin; l'enfant renaît et redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Malheureusement il arrive, lorsque la masturbation a été trop longtemps répétée, que l'enfant, n'ayant plus l'instrument qui lui a fait connaître la jouissance, en arrive à se suffire à lui-même, l'onanisme vient remplacer la masturbation. C'est dans ces cas que l'on voit de ces enfants, issus de bonne souche, qui grandissent mal, chétifs et malingres : en les voyant, pensez aux mauvaises habitudes; votre diagnostic risquera fort d'être exact. Le mal, c'est qu'il est fort difficile de faire perdre à ces enfants ces habitudes qu'ils ont contractées; ils savent qu'ils font mal, ils se cachent, d'où la difficulté de les surprendre; d'ailleurs y arrive-t-on que c'est un prétexte pour eux de mentir en se promettant, à l'avenir, de se cacher mieux encore.

Dans un autre cas, l'enfant est livré par des mains mercenaires, par les parents même, à qui veut l'acheter; c'est l'attentat à la pudeur avec toutes ses conséquences : l'enfant défloré, meurtri et souvent aussi contagionné. La loi a des peines sévères pour ces genres de sévices; que ne le sont-elles davantage encore! Ce serait mérité, si l'on songe au mal fait à ces enfants dans le présent et dans l'avenir. Nous ne nous arrêterons pas à ce sujet; il faudrait des volumes pour raconter ces faits et déduire les conséquences; le cadre dans lequel nous nous sommes placés est plus restreint, nous nous contenterons de les citer sans vouloir les discuter.

Nous avons essayé d'énumérer les principaux sévices contre les enfants, d'en déduire quelques considérations sur la façon dont ils se produisent et les caractères qu'ils présentent. Poursuivant notre étude autant que la place nous le permet, nous allons essayer d'établir une classification, nous basant plutôt sur l'intention de l'acte que sur sa gravité.

Nous pouvons établir trois divisions :

Dans une première, nous placerons les sévices ordinaires, moyens de correction, erreurs dans la façon d'élever les enfants.

Dans une seconde, nous parlerons des sévices d'une gravité plus grande, causés surtout par la colère, pouvant amener une infirmité pour l'enfant et même sa mort.

Enfin, dans une dernière catégorie, nous étudierons les sévices faits avec intention de causer un dommage, présentant presque toujours les apparences d'un excès de correction, mais réellement faits dans le but de nuire à l'enfant, soit pour se débarrasser de l'être gênant qui prend sa place au foyer sans rien produire, soit par plaisir ou curiosité de faire souffrir le faible qui ne peut se défendre.

Les sévices ordinaires sont nombreux ; l'enfant a besoin d'être corrigé ; c'est un soufflet que sa mère lui donne parce qu'il a désobéi, douleur vite disparue et dont l'effet immédiat est salutaire pour former son caractère.

De simples corrections peuvent résulter des conséquences d'une certaine gravité ; trop de violence peut faire choir l'enfant ; une dent peut être brisée,

un tympan peut être perforé par le fait de la compression de l'air dans l'oreille, la main portant bien à plat; mais ce sont des considérations dont il faut tenir peu compte, étant donnée leur rareté. Le père, la mère qui châtie doit éviter de se laisser aller trop à la colère; punir froidement, sans passion, est la meilleure façon de faire comprendre à l'enfant le tort qu'il a eu.

La verge, la fêrule, sont encore des moyens ordinaires de correction; nous avons vu plus haut les caractères des coups portés avec ces instruments; leurs conséquences sont rarement graves. Autrefois, c'était un moyen de correction fort usité dans les écoles.

Il est curieux de voir la façon dont il se pratiquait et l'esprit qui régissait ce genre de correction.

Erasme, dans son traité : *De pueris instituendis*, nous donne, à ce sujet, d'intéressants détails : « J'ai vu, dit-il, un théologien célèbre qui ne pouvait se rassasier de cruels traitements à l'égard de ses élèves, quoiqu'il eût sous ses ordres des maîtres bravement fouetteurs. Il pensait que c'était là un moyen unique de rabaisser l'orgueil des enfants et de dompter la fougue de leur âge. Il ne donnait pas un banquet dans son école sans que, pour le couronner gaîment, il fit traîner dans la salle un ou deux enfants à fouetter. Parfois, il punissait même des innocents pour les habituer aux coups. J'ai assisté moi-même à une de ces exécutions. Après le dîner, il fit venir, selon la coutume, un enfant qui me sembla avoir 10 ans; c'était un nouveau venu qui ve-

nait de quitter sa mère. Il commença par me dire que cette mère était une femme distinguée par sa piété et qu'elle lui avait recommandé son fils d'une façon toute particulière. Puis, pour avoir un prétexte à punition, il se mit à lui reprocher je ne sais quel orgueil, quoique l'aspect du pauvre enfant fût loin d'annoncer rien de pareil, et il fit signe au sous-maitre de l'école de le fouetter. Celui-ci jeta l'enfant par terre et le frappa comme s'il eût commis un sacrilège. Le théologien interpella une ou deux fois l'exécuteur en lui disant : C'est assez ! Le bourreau, sourd à l'entraînement, continua sa besogne jusqu'à ce que le patient fût sur le point de s'évanouir. Alors le théologien se tourna vers moi : « Il n'a rien fait de mal, dit-il, mais il fallait l'humilier. »

Au xvii^e siècle, le fouet entraînait pour une grande part dans l'éducation des enfants. Dans chaque collège de jésuites, un correcteur spécial, qui ne faisait pas partie de l'ordre, était chargé d'administrer le fouet aux grands comme aux petits. Le fils aîné du maréchal de Boufflers, âgé de 14 ans, raconte Saint-Simon, fut tellement fouetté et si désespéré de l'avoir été, qu'il tomba malade et mourut au bout de quatre jours.

La méthode avait son nom, c'était l'orbilisme ; le mot avait été inventé en souvenir du grammairien fouetteur Orbilius, que le poète Horace, son élève, avait flétri par l'épithète de : « Plagosus ». La faute commise avait sa sanction prévue ; le nombre des coups pour chaque correction était de 70 à 80, jamais moins de 40 ; il était défendu de crier ; c'était même un point d'honneur.

Ce qui est curieux à remarquer, c'est que là où le fouet était le seul moyen de correction employé, il n'était impopulaire ni parmi les élèves, ni parmi les maîtres. Un principal du collège de la Chartreuse, ennemi du fouet, s'était avisé de le remplacer par l'amende. Les élèves se soulevèrent aux cris de : « A bas l'amende ! Vive le fouet ! » Le fouet fut rétabli.

A côté de ces sévices sans conséquences graves, qui ne sont, en somme, que des moyens d'éducation, nous pouvons placer, dans un autre ordre d'idées d'autres actes plus préjudiciables à l'enfant, bien qu'ils soient faits, le plus souvent, avec l'idée de lui profiter plutôt que de lui nuire. Je veux parler des erreurs dans la façon d'élever les enfants.

Déjà nous avons dit, en parlant de la masturbation chez l'enfant, que c'était un moyen de le calmer, et que souvent il ne fallait pas voir autre chose dans cet acte pourtant si condamnable. Dans la façon d'élever l'enfance nous trouvons un vieil usage fort accrédité dans certains pays et qui devrait disparaître, je veux parler de l'emmaillotement.

Dans presque toute la France encore, surtout dans les campagnes, l'enfant n'est pas plutôt sorti du sein de sa mère, que vite on l'emprisonne dans un moule sans jeu et le voilà ainsi jusqu'à ce que, jugeant qu'il est en âge de marcher, la mère ou la nourrice lui permette d'étendre ses membres. L'enfant, dans cette gaine qui le comprime, ne peut remuer ni jambes ni corps, il souille son maillot et en fait un fumier au milieu duquel il macère ; heureux encore lorsque la

nourrice soigneuse prévoit le cas et le change immédiatement; mais souvent une occupation autre l'empêche d'y songer, et voilà l'enfant en d'excellentes dispositions pour se couvrir d'erythèmes, d'eczéma, etc.....

Autre inconvénient, l'enfant a besoin de remuer, alors même qu'il ne marche pas encore, ses jambes ont besoin de s'agiter, son tronc de se contorsionner, c'est sa gymnastique à lui; au lieu de cela, sa prison ankylose ses jointures, s'il souffre, s'il crie, toute l'expansion de ses mouvements est reportée à sa gorge, à son thorax; il en arrive à se pâmer; sa face se convulsionne, le son ne peut plus sortir de sa bouche. Laissez l'enfant libre d'évoluer à sa guise, de se remuer dans une robe longue en même temps que chaude, il pleurera moins souvent, ses forces viendront plus vite, il marchera plus tôt.

Une autre coutume consacrée à la routine et à l'esthétique (singulière façon de comprendre ainsi la beauté) est l'habitude fort ancrée chez les peuples sauvages et même civilisés, qui consiste à percer les oreilles des enfants pour y introduire quelque éplingle d'or ou d'argent à laquelle pend une pierre précieuse quelconque. Nous nous moquons des sauvages qui s'introduisent un anneau dans le nez : pourquoi? C'est leur façon, à eux, de comprendre la coquetterie, elle n'est ni plus ridicule, ni plus gênante. Outre la douleur que l'on procure aux enfants par cette manœuvre, viennent s'ajouter les accidents qui peuvent résulter de cette blessure. Les matrones qui pratiquent ce genre de métier connais-

sent les lois de l'antisepsie comme le païen son bréviaire et nombre de phlegmons ne doivent leur origine qu'à cette pratique aussi absurde que gênante.

Enfin, il est un autre dommage que nous permettons de citer ; il est particulier, parce qu'il s'adresse à une certaine catégorie d'enfants. Les petits êtres qui naissent rachitiques ou qui le deviennent ont besoin de milles ménagements, ils pleurent plus facilement que d'autres ; n'en ont-ils pas les raisons, puisqu'ils souffrent. La mère compatissante prend l'enfant dans ses bras pour l'empêcher de pleurer, la force de l'habitude le lui fait tenir dans une posture à peu près la même et on cite des exemples de petites filles qui ont eu des déviations du bassin, du fait même de la compression sur les ischions presque toujours portée au même endroit. Il est bien difficile de parer à cet inconvénient, qu'il nous suffise de le signaler ; si le dire peut être d'une utilité quelconque, ce sera de tenir la mère en éveil et d'ajouter à milles soins qu'elle a déjà pour son enfant, un prétexte de plus à exercer sa sollicitude maternelle.

Dans notre division, nous avons rangé en une seconde catégorie des sévices physiques d'une gravité plus grande, dus à l'inadvertance et à la colère et qui peuvent blesser l'enfant pour une vie entière et même amener sa mort d'une façon plus ou moins immédiate. Cette catégorie, pour être étudiée d'une façon complète, demanderait de longs développements. Tous les traumatismes, pourvu qu'ils soient produits avec une certaine force, pourraient y entrer, et il ne serait pas difficile de trouver un exem-

ple de chacun d'eux : un coup de pied mal appliqué peut produire une lésion viscérale, et parfois la mort est le résultat direct, forcé, d'une violence isolée. Telles seraient les fractures du crâne par un coup directement porté ; la luxation des vertèbres cervicales par une distention subite du cou, et encore la suffocation produite par les passages dans les voies aériennes d'aliments ingérés de force. C'est ainsi que, dans les observations rapportées par Tardieu, nous trouvons la relation d'un enfant de 4 ans, beau et vigoureux petit garçon que sa belle-mère étouffa en le faisant manger de force.

Enfin, dans une dernière catégorie de sévices, nous trouvons des exemples de mauvais traitements, de privations, de tortures même, qui ne peuvent être expliqués que par l'intention de faire mal ou se débarrasser de l'enfant ; ce sont les plus terribles, car l'imagination humaine a ses raffinements en toutes choses et de même que Néron prenait plaisir à inventer des supplices pour ses martyrs, de même nous restons stupéfaits devant l'inférieure imagination qui préside à certains exemples de tortures dont les enfants sont victimes. Nous avons déjà cité le cas de la petite Adolphine Borlet, de cette enfant meurtrie, brûlée chaque jour par sa mère, que le père maintenait pour l'empêcher de crier, sur les épaules de laquelle il cassait négligemment de temps à autre une canne et qui pourtant loin de se plaindre, ce qui aurait pu faire cesser son supplice, se donnait devant les juges comme seule coupable ; on avait raison de la battre, puisqu'elle avait de mau-

vaïses habitudes, revendiquant ainsi son droit de martyr. Quel ascendant faut-il que des bourreaux prennent sur l'esprit d'un pauvre enfant, pour l'amener à concevoir de telles pensées. L'énormité de ce fait, n'a d'égale que l'atrocité de la torture infligée.

Une autre mégère abominable, la femme Leroy, assommait sa fillette à coups de marteau, puis la pendait par les cheveux. Si nous voulions chercher nous trouverions tant d'autres exemples d'atrocités qui soulèvent l'âme de l'homme compatissant, qui a besoin d'être témoin de ces actes pour les croire, lui qui ne pourrait pas les concevoir. La loi est malheureusement insuffisante et ne punit pas assez les auteurs de pareils forfaits; les peines infligées sont dérisoires; leur maximum étant de 2 ans d'emprisonnement et encore ce maximum n'est presque jamais infligé.

Ce qu'il y a de plus terrible à penser, c'est que les parents, après l'expiration de la peine, conservent leurs enfants de même que les autres qu'ils peuvent posséder. Que devient ce petit martyr abandonné? Ce ne sont pas les quelques jours de peine disciplinaire qui auront pu changer de sentiment les monstres qui ont fait le mal, ils reviennent au contraire ayant en plus la haine de leur peine, haine d'autant plus forte qu'elle s'est concentrée pendant plus longtemps.

CHAPITRE III

La société a fait des lois de protection ; elle veut que l'enfant vive, et même elle s'emploie de toute sa force pour en faire un bon et utile citoyen ; que peut-on lui demander de plus ? Est-ce sa faute à elle si l'homme est foncièrement méchant et ne cherche qu'à contourner ses lois sans les enfreindre, par crainte du châtimement ; elle recueille l'abandonné, mais elle ne peut cependant pas aller au foyer de chacun voir ce qu'il fait ; et, d'ailleurs, le ferait-elle, qu'elle ne pourrait empêcher que ce chacun élève ses enfants à sa guise ; pourvu qu'il ne les martyrise pas et ne laisse sur le corps des petits êtres des marques trop apparentes, elle ne peut rien dire.

Pourtant, il est un ordre de dommages qui causent à l'enfant des préjudices assez considérables pour qu'on ne les passe pas sous silence, dommages ayant parfois les plus graves conséquences ; je veux parler de ces impulsions morales qui comme la crainte, la terreur, la stupéfaction, la peur, modi-

fient non seulement le caractère de l'enfant, mais peuvent produire les pires accidents. Ce sont les causes et les effets de ces sévices que nous essaierons d'étudier dans ce chapitre, nous permettant en passant de juger quelques méthodes d'éducation, de traiter la question du surmenage intellectuel.

Nous avons essayé plus haut de dépeindre la personne morale de l'enfant. Nouveau-né c'est un être exclusivement cérébro-spinal, les instincts animaux sont à peu près les seuls qu'il ressente; son cerveau ne peut comprendre, il est trop embryonnaire pour juger et apprécier : seules quelques sensations auditives et optiques pourront lui causer quelque étonnement, mais trop fugitives pour demeurer. Puis, les sens s'éveillent, c'est alors qu'incapable de juger par lui-même, son cerveau tout malléable, pourra suivre les impulsions qui lui sont données; il en est beaucoup qu'il ne comprendra pas, il en est d'autres dont la portée immédiate lui échappe et que, dans son ignorance, il exagérera; telle impulsion qui sur un homme bien trempé n'aura produit qu'un peu d'étonnement, pourra, sur l'esprit de l'enfant, comme sur celui du faible, amener de grands changements.

Plus tard, à mesure qu'il grandit, surtout si son éducation a été bien dirigée, l'enfant se débarrasse de cette faiblesse intellectuelle, son cerveau se façonne, s'équilibre, comme ses os se sont soudés; son corps se forme, on peut lui demander davantage, mais toujours il faut agir avec discernement. Ses forces ont des bornes, et alors que sa bonne volonté est infinie, surtout lorsqu'elle est mue par des exci-

tants tels que la crainte, ou, sentiment plus noble, l'émulation, c'est un crime de lèse-enfance que de l'exciter outre mesure. Car, quelle sera la victime? pour avoir voulu trop faire, ou plutôt trop obéir l'enfant devra s'arrêter à bout de forces, incapable d'arriver au but proposé et payant de sa vie ou au moins de sa santé la faute commise par d'autres.

C'est surtout dans les modes d'éducation de l'enfance que nous trouvons ce genre de sévices. Le bébé gâté comme il l'est souvent dans la famille est un être insupportable, ayant tous les défauts. Comment en serait-il autrement puisque le plus souvent ce sont ces défauts même que l'on admire; c'est une exagération de l'amitié, de l'amour maternel, exagération bien dangereuse, elle peut produire les pires résultats. Plus tard, à mesure qu'il grandit, l'enfant se trouve en rapport avec d'autres personnes qui n'ont pas les mêmes raisons que ses parents pour trouver bien tout ce qu'il fait; c'est alors qu'il ressent les défauts de sa mauvaise éducation, en souffre davantage, lui qui croyait ses volontés des lois, ses ordres des devoirs.

L'hystérie est commune chez les enfants dont l'éducation est mal dirigée, alors qu'ils se trouvent, de par les exigences de la vie, obligés de subir les froissements ou les chocs auxquels ils n'ont pas été habitués, ils ressentent les émotions pénibles d'une intensité hors de proportion avec les causes qui les ont fait naître et cette sensibilité constitue pour eux une prédisposition à l'hystérie.

Les impressions morales, dit le Dr Moreau de Tours,

dans son livre sur la folie des enfants, telles que la peur, la crainte, la stupéfaction, lorsqu'elles sont vives, produisent sur l'esprit des enfants des sensations non en rapport avec la façon normale de les concevoir ; en ce sens qu'elles les exagèrent beaucoup, et de ce fait peuvent déterminer des affections convulsives ou même être, dans certains cas, le point de départ de l'aliénation mentale ; les impressions morales produisent dans les fibres cérébrales un ébranlement qui, par suite des communications établies dans tout le corps, retentit sur les organes avec plus ou moins d'intensité. Ces faits sont trop connus pour que nous y insistions beaucoup, qu'il nous suffise de citer quelques observations :

« Une jeune fille de 11 ans voit se précipiter sur elle un chien qu'elle croit enragé. Aussitôt elle éprouve du tremblement dans les membres, de l'oppression à l'épigastre, de la gastrite et des accidents qui durent 3 mois environ. Au bout de ce temps elle ressent une céphalalgie très violente, des douleurs à l'épigastre et le côté gauche, des palpitations, une strangulation continuelle, puis surviennent des attaques de léthargie qui durent 24 heures, laissant après elle une extrême débilité et un affaiblissement des membres postérieurs au point de forcer cette jeune fille à garder le lit ; les accidents persistent 3 ans avec la même intensité. » Une simple peur, et la névrose hystérique est créée de toutes pièces.

L'enfant est très sujet aux accidents convulsifs et offre beaucoup de prise aux grandes émotions, leur

influence est si considérable, dit Tissot, que nous n'oserions pas affirmer qu'une description détaillée ne pourrait absolument la faire naître chez quel-qu'enfant à imagination vive et impressionnable.

« Une fillette de 10 ans s'amuse à fixer le soleil; après quelques minutes, elle croit voir au milieu une grosse tête noire; elle s'effraye et le soir, en racontant à sa mère ce qu'elle a vu, elle est saisie d'un premier accès. »

« Un enfant, curieux comme ils le sont tous, examinait par la fente d'une porte un boucher qui tuait un veau. Cet homme s'aperçoit qu'on le regarde, ouvre rapidement la porte, s'empare de l'enfant, l'attache, repasse son couteau et dit au malheureux petit garçon qu'il va lui en faire autant qu'au veau; cette horrible parole fait, à l'instant même, plus de mal que n'en eût fait le couteau : l'enfant est épiléptique aliéné. »

La vue d'un cadavre produit sur l'esprit des enfants un effet analogue, et nombre de petits malades, dit Legrand du Saulle, sont devenues convulsives, à la suite de ce spectacle. Dans certains pays, il est un usage très accrédité qui consiste à faire voir aux enfants le cadavre de leurs propres parents, on les fait approcher de la couche funèbre, et, au milieu du saisissement douloureux et mêlé d'effroi, on leur fait poser un dernier baiser sur le front glacé du père ou de la mère qu'ils pleurent. On désire qu'ils se souviennent, pendant toute leur vie, de l'époque de la séparation, de l'heure du déchirement, et qu'ils n'oublient jamais leurs suprêmes adieux à la per-

sonne aimée. La valeur morale de cette tradition est peut-être bien grande, mais l'impression en est souvent trop forte et peut devenir fatale pour des enfants de 7 à 14 ans.

Descurel, dans son livre sur les *Passions*, nous fait un tableau fort saisissant de la peur. « Observons, dit-il, un enfant à qui on s'est fait un plaisir de raconter les histoires les plus terribles de bandits, d'ogres et de revenants ; l'heure du sommeil est arrivée, on le met au lit ; on le laisse seul, ayant grand soin d'éteindre la lumière. Un léger bruit se fait-il entendre, un meuble vient-il à craquer, à l'instant même sa jeune imagination pleine d'assassins, de cercueils, de fantômes, lui retrace les tableaux les plus effrayants. Il s'enfonce jusqu'aux pieds de son lit et recouvre sa tête de son drap. En même temps, il rapproche fortement les bras de la poitrine, les genoux du ventre ; ce n'est plus qu'une boule : par instinct, il se fait le plus petit possible pour présenter moins de surface à l'ennemi qu'il redoute ; dans cet état, le sang, brusquement refoulé de la périphérie au centre, fait battre le cœur avec violence. Le pouls est fréquent, souvent irrégulier, la respiration courte et précipitée. L'enfant cherche à retenir son haleine dans la crainte de se trahir ; puis il reste les yeux ouverts et fascinés, l'esprit fixé sur l'objet de sa peur, jusqu'à ce qu'ayant épuisé toute sa puissance de contraction musculaire, il tombe dans une sueur de faiblesse, et enfin dans un sommeil troublé par des rêves effrayants qui en diminuent l'action réparatrice. »

L'état d'esprit appelé terreur ou crainte peut être représenté comme un état de souffrance et d'abattement extrême qui annihile notre activité et nous porte à exagérer toutes nos idées sur ce qui en est la cause. Il est produit par l'avant-goût ou la perspective du mal, surtout si ce mal est très grand, et plus encore si sa nature n'est pas définie. Chez l'enfant, cet état est exagéré du fait même de la non-compréhension. Essayer de faire intervenir dans l'éducation la terreur comme la crainte serait dangereux : ou alors, il faudrait s'en servir avec la plus grande réserve. Le mal causé est si grand, qu'on n'en doit faire usage que comme dernière ressource. La crainte épuise l'énergie, détourne l'esprit du but principal et nuit ainsi aux progrès intellectuels. Son seul résultat est d'arrêter l'action ou bien encore de concentrer les forces sur un seul point en produisant un affaiblissement général. Le tyran qui agit par la terreur pourra désarmer les rebelles, mais n'obtiendra pas d'eux qu'ils le servent avec ardeur.

La crainte, la frayeur, la terreur sont donc de mauvais moyens d'éducation, puisqu'ils impriment au caractère de l'enfant une faiblesse difficile à dissiper plus tard. C'est surtout à l'époque de la puberté et chez les petites filles qu'il faut écarter tout sujet d'effroi trop vif; les accidents nerveux sont plus fréquents et plus graves, au moment de l'apparition des règles; chez les jeunes garçons, c'est, au contraire, à cette époque qu'ils commencent à s'affranchir de la maladie de la peur.

Lorsque la peur est le résultat d'un fait matériel,

les phénomènes terrifiants n'en ont que plus de vigueur, plus d'autorité. Esquiros cite le cas d'un jeune enfant de 3 ans qui conduit, à Bicêtre, est effrayé par les fous qu'on montrait alors comme objet de curiosité. Depuis cette époque, il est sujet à des rêves affreux : à 17 ans, il tombe dans la manie.

Lorsque l'acte vient s'adjoindre à la menace, il complète le mal :

« Une jeune et belle fille de 15 ans se vit en butte à une tentative de viol, de la part d'un homme vigoureux. L'émotion fut si profonde, qu'elle perdit connaissance, et ne recouvra ses sens que pour donner le spectacle d'une divagation maniaque bientôt compliquée d'étonnement, d'extatique et de visions. » (Delasiauve.)

Si nous recherchons dans les époques terribles de l'histoire, nous trouvons une foule d'exemples de folie produite par la terreur.

« Un enfant dont le père avait péri dans les sanglantes et néfastes journées de 93 se trouvait compromis dans les mêmes causes, et menacé de porter sa tête sur l'échafaud. Un domestique dévoué avait eu la précaution de cacher cet enfant, âgé de 9 ans, dans un caveau placé au fond d'une cave, au moment où on faisait des perquisitions dans l'hôtel afin de s'emparer de sa personne. Or quand les bourreaux de son père pénétrèrent dans la cave, le stratagème réussit; mais l'enfant entendit tous leurs propos sanguinaires. Sa frayeur fut telle que, depuis ce moment, il voit des misérables qui cherchent à le

saisir. Cette hallucination se révèle toutes les fois qu'il pense à cet événement. » (Poujol.)

Nous avons vu les effets produits par les grandes émotions; elles attaquent le cerveau et sont, avec l'hérédité, l'origine de presque toutes les grandes maladies nerveuses, aujourd'hui si fréquentes.

C'est d'abord l'hystérie. Peugniez, dans son livre sur l'*Hystérie chez les enfants*, donne après l'hérédité, la première place aux émotions morales comme agents prédisposants à l'hystérie; le plus souvent, le terrain est préparé par l'hérédité, puis les accidents éclatent sous l'influence d'une cause morale déterminante quelconque; se sont les frayeurs répétées, produites par des contes stupides dont certaines nourrices entretiennent l'esprit des enfants. L'envie, la jalousie, les livres de sentiment, les mauvais traitements doivent entrer en ligne de compte, ainsi que toutes les affections morales qui influencent le cerveau d'une manière désagréable. Lorsque cet organe souffre, il réagit par toutes ses expansions dans l'économie pour y provoquer les accidents de l'hystérie.

Dans tous les cas où on trouve l'hérédité nerveuse, l'émotion morale arrive comme adjuvant pour donner un coup de fouet à l'affection.

« La petite R..., âgée de 13 ans, possède une hérédité nerveuse; depuis 6 mois elle a des accès avec douleur dans le ventre et des attaques de folie périodique. La petite malade, dans ces moments, voit un chien qui veut la mordre. Elle crie : Maman, j'ai peur, et dissimule sa tête sous les oreillers pour

échapper au chien qui l'effraye. » (Charcot).

D'autrefois, l'affection nerveuse est produite de toutes pièces par un acte émotif.

« Lucien P..., âgé de 13 ans, n'a aucun antécédent nerveux; en juillet 1884 il a été battu pendant près d'un quart d'heure par ses camarades de classe. Les jours suivants, il demeure inquiet, peureux; l'attaque le prend au milieu de la classe; il a la sensation d'un vertige épileptiforme, attaque de clonisme, troubles de sensibilité; rétrécissement du champ visuel. » (Charcot).

Nous avons déjà montré combien étaient fréquents les accidents convulsifs et l'épilepsie à la suite des grandes frayeurs; nous n'y reviendrons pas. La folie sous toutes ses formes, mélancolie, manie, a souvent des origines semblables. Moreau de Tours, à ce propos, nous conte l'histoire de la jeune D..., âgée de 14 ans, très intelligente, a suivi les cours de l'école primaire où elle se faisait remarquer par son application. Un soir elle fut entraînée par une femme qui voulut la livrer à un homme, lequel sous menace de mort essaya de la violer. Elle réussit cependant à échapper à la violence, mais resta sombre, taciturne. Bientôt des hallucinations se produisirent, elle se levait la nuit, criant à ses parents qu'on voulait la tuer. C'est à la suite de plusieurs scènes de ce genre qu'elle fut amenée à l'asile. Au service, elle sort un peu de sa torpeur, quand on lui dit qu'on va l'examiner pour reconnaître les lésions produites par l'attentat; alors elle se récrie qu'elle ne veut pas se laisser faire, qu'on lui en a fait assez; puis,

après cet effort, elle retombe dans son mutisme.

La chorée trouve aussi son origine dans les grandes émotions :

« M..., âgée de 14 ans, présente comme antécédents une fièvre typhoïde grave, compliquée de symptômes cérébraux qui ont laissé un peu d'affaiblissement intellectuel : besoin de remuer, d'agir, apprentissage impossible. Une nuit elle éprouve une grande frayeur, du bruit qu'elle entend dans une chambre voisine lui fait rêver que son père tue sa mère. Elle se réveille en sursaut, et dès ce moment des mouvements choréiques se manifestent dans le côté gauche. »

L'idiotie, l'hébétude, le mutisme même sont souvent le résultat de terreurs : la stupeur, cet état particulier où toutes les forces motrices et psychiques sont annihilées, laisse fréquemment après elle un cerveau amoindri ; il n'est pas jusqu'à la mort subite que l'on ait trouvée à la suite d'une grande terreur.

A côté des causes voulues ou non, qui, par le fait d'une grande émotion, communiquent à l'enfant un état nerveux, nous pouvons placer l'influence du sentiment religieux exagéré, mal compris. Ce n'est plus une terreur subite qui agit ici, une impulsion violente, c'est la répétition à tous les instants de craintes, de terreurs, qui s'imprègnent d'autant mieux dans l'esprit de l'enfant qu'il a été élevé avec elles.

De tous les moyens d'éducation, le plus mauvais, dit Alexandre Bain, est l'emploi de terreurs spirituelles ou superstitieuses. « Rien ne saurait justifier

leur emploi, sauf peut-être le cas où elles seraient appliquées à la punition des grands criminels, aux perturbateurs de la paix et de l'humanité, sur une petite échelle, nous savons quelles frayeurs elles causent aux enfants; sur une plus grande échelle, nous pouvons citer l'influence des religions qui agissent presque exclusivement par la crainte. Une saine direction est nécessaire à l'éducation religieuse. Si l'enfant comprend mal l'abstraction, il ne faut pas non plus faire abus des formes sensibles en donnant à l'enseignement religieux une forme trop matérielle, ouvrir la voie aux erreurs superstitieuses et à toutes les conceptions fantastiques qui ne tardent pas à étouffer la vérité, soit en créant le fanatisme, soit en créant, par une réaction très ordinaire, l'incrédulité qu'un scepticisme désolant a précédé. » — « Ce n'est plus un régulateur des actes et des passions, dit Renaudin, il devient lui-même une passion qui s'exagère jusqu'à l'extase. »

L'histoire et la société sont remplis de ces mystiques : le mal est parfois un bien; Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas sauvé la France? Mais trop souvent, le manque de régularité, l'écart de toute raison détourne l'esprit du bien et leur illogisme ne peut que nuire à eux-mêmes et aux autres.

Dans le livre du docteur Delasiauve, nous trouvons une observation de manie produite par la crainte et les terreurs mystiques que nous nous permettons de citer :

« Un jeune garçon âgé de 14 ans, doué d'une belle constitution, étudiait en qualité de novice dans un

pensionnat des écoles chrétiennes. Doux, intelligent, ayant des dispositions religieuses, mais vaincu par son tempérament, il avait contracté des habitudes solitaires, pour lesquelles il était l'objet d'une constante surveillance. Les remontrances ne lui firent pas défaut, et de toutes ces considérations, sa santé compromise était le moindre. Le souci de son salut, l'offense envers Dieu, les peines éternelles, prenaient pour lui des proportions énormes. Ainsi s'éveillait dans l'esprit de ce jeune homme, une lutte morale entre la violence des impressions et son ardeur à les réprimer. D'où craintes, terreurs, excès de scrupules, qui aboutirent à une manie aiguë. »

Nous avons essayé de faire ressortir ce qu'il y a de dangereux à exciter trop vivement les impressions morales des enfants, nous avons avec nos faibles lumières cherché à montrer les accidents terribles qui peuvent en résulter; nous avons enfin essayé de juger les défauts d'une éducation trop mystique. Pour être complet, il nous reste à traiter dans ce chapitre une dernière question qui présente un intérêt tout d'actualité, c'est peut-être le plus grand défaut d'éducation du siècle comme le fouet était celui d'un temps passé. Je veux parler du surmenage.

Spencer remarque avec raison que, dans toutes les professions, dans toutes les affaires, il existe une compétition de plus en plus ardente qui met à contribution la force et la capacité de chaque adulte. Les pères ont à combattre vigoureusement pour n'être pas écrasés dans la lutte industrielle ou com-

merciale; ils transmettent à leurs enfants une constitution affaiblie par cet excès d'application. Ensuite, ces enfants comparativement faibles, prédisposés à succomber sous la pression d'un travail extraordinaire ont à parcourir un cours d'études infiniment plus étendu que celui qu'avaient à suivre chez les générations précédentes, des enfants qui n'avaient pas été d'avance affaiblis.

Chez l'enfant comme chez le jeune homme, il faut subvenir au remplacement quotidien des tissus que l'exercice corporel a détruit, de la substance cérébrale qu'usent les études de la journée. Tout le monde sait qu'un excès de travail corporel diminue la puissance de l'esprit, après un mois de voyage à pied, sans intervalle de repos, l'inertie mentale est telle qu'il faut plusieurs jours pour la surmonter. Pendant les accès de croissance subite qui arrivent quelques fois dans l'enfance, les dépenses extraordinaires d'énergie sont suivies d'une prostration physique et intellectuelle, et alors ajoute Spencer : « Si dans la jeunesse, la dépense de forces appliquées au travail intellectuel dépasse les intentions de la nature, la somme de forces restantes qui doit être appliquée aux autres besoins, tombe au-dessous de ce qu'elle devait être, et l'on amène inévitablement des maux d'une espèce ou d'une autre. »

Le cerveau qui, pendant l'enfance, est relativement volumineux mais imparfait comme organisation, s'organise, si on lui fait accomplir ses fonctions avec trop d'activité et d'une façon plus rapide qu'il ne convient à cet âge; mais le résultat sera

plus tard, qu'il n'aura atteint ni les dimensions ni la force auxquels il fut arrivé. — « Et c'est là une des causes, peut-être la principale, pour laquelle les enfants précoces et les jeunes gens qui, pendant un certain temps, ne connaissent pas de rivaux, s'arrêtent court si souvent et frustrent les hautes espérances qu'avaient conçues d'eux leurs parents. »

C'est là aussi une des causes de cette nouvelle névrose si bien étudiée dans ces derniers temps, de la neurasthénie. Les manifestations de cet état ne se font pas seulement sentir sur le cerveau et l'esprit, mais aussi sur le cœur et l'estomac : c'est d'abord une céphalée intense, puis des palpitations continues, une diminution et un affaiblissement des battements du cœur ; une dyspepsie survient qui fait de la vie un fardeau et ne peut se guérir que très difficilement.

D'ailleurs, le système du travail excessif est erroné, car l'esprit comme le corps ne peut s'assimiler au-delà d'une certaine somme d'aliments ; s'il nuit à l'esprit de l'enfant, il amène le dégoût de l'étude. Bien travailler vaut mieux que longtemps travailler. M. Chadwick, inspecteur des écoles en Angleterre, en a fait la démonstration expérimentale. Il prit dans une école le premier, troisième, cinquième, septième, et en faisait une série, puis le deuxième, quatrième, sixième, huitième, en faisait une série de force à peu près égale à la première. La première série travaillait toute la journée ; la seconde, seulement la moitié du temps. L'école de demi-temps battait l'école de temps entier ; deux

heures de bon travail valent mieux que quatre heures d'un travail languissant.

L'Académie de médecine s'est élevée contre le surmenage, et son porte-parole, M. le professeur Peter, s'est prononcé énergiquement dans cette question. Pour lui, les programmes universitaires dépassent la moyenne des aptitudes intellectuelles; le cerveau, fatigué outre mesure, est exposé à un encombrement de déchets de la vie, à une véritable courbature. Le premier symptôme de cet état est un violent mal de tête, de la céphalalgie. Si ce premier avertissement n'est pas écouté, si le travail persiste, la courbature augmente, le mal de tête devient périodique et s'exaspère sous l'effort intellectuel. Une sorte de voile s'étend sur l'intelligence, les idées se brouillent. Il y a là, dit Peter, quelque chose d'analogue à la *crampe des écrivains* dans les muscles, un spasme fonctionnel qui atteint le cerveau. Et ceci n'est que le début des phénomènes pathologiques.

Les excès de travail intellectuel sont une cause très active d'aliénation mentale, et c'est peut-être celle qui doit tenir le premier rang dans la statistique des origines de la folie. Après la fatigue cérébrale simple vient l'excitation, la dépression mentale, une tendance au suicide, à l'épilepsie, à la chorée; c'est surtout au moment des examens scolaires que l'on trouve ces accidents, et il n'existe pas de médecin qui n'ait à constater ce fait et qui n'en puisse contrôler l'exactitude. Les élèves des écoles supérieures ont une fréquence d'insomnie, une irritabilité

nerveuse, une surexcitabilité que l'on ne trouvera jamais chez les jeunes gens habitués aux travaux des champs.

Nous trouvons dans le livre du docteur Moreau de Tours, une observation que nous nous permettons de transcrire, parce que c'est un cas type de surmenage intellectuel avec tous les accidents qui peuvent se produire.

« Le jeune L... 15 ans, se trouvait à Paris en pension et tout absorbé par l'émulation qu'imposent les études classiques, il a porté le travail jusqu'à l'excès. La conséquence a été une fièvre cérébrale des plus graves qui a mis pendant longtemps sa vie en péril, et ne s'est pas dissipée sans laisser derrière elle de profondes traces. Il est sorti de cette maladie affaibli, languissant au physique, comme au moral, ayant perdu toute aptitude aux travaux de l'esprit, se plaignait d'un notable affaiblissement de la mémoire. En même temps, des scrupules d'une délicatesse excessive et jusqu'alors inconnue, se sont développés chez lui au sujet de ses devoirs religieux, bien que de tous temps son éducation ait été dirigée dans ce sens ; puis peu après, à l'occasion d'une lecture de Bodin sur la démonomanie, il fut pris d'hallucinations terrifiantes ; il se voyait en enfer, était damné, toutes choses qui avaient trait au salut ou à la perte de son âme. Le démon lui raconte qu'il l'a suivi toute sa vie, qu'il a guetté son âme et qu'il s'en est définitivement emparé. Elle lui appartient, le malade en est convaincu, car l'esprit lui raconte dans leurs moindres dé-

tails toutes les circonstances de sa vie. Les esprits le menacent de leur toute-puissance infernale; lorsqu'ils s'approchent, le malade en est averti par une gêne extrême de la respiration, lorsqu'ils s'éloignent il peut respirer librement. Pendant le jour il entend à distance leur conversation, mais sans les craindre, car ils n'ont aucun pouvoir sur lui. Conduit à Bicêtre, dans le service du Dr Moreau de Tours, il est soumis à un traitement tonique, travaille aux champs, se livre à tous les exercices du corps, mais on ne lui laisse pas de livres.

« Un mois après, l'état du malade est excellent. Les craintes chimériques qu'il nourrissait ont disparu, et trois mois après le début de la maladie, le jeune malade était guéri et rendu à sa famille. »

CHAPITRE IV

Ce n'est pas seulement en frappant plus ou moins fort l'enfant, en lui faisant peur, en le terrifiant qu'on lui cause quelque préjudice ; il est d'autres dommages dont il peut être la victime. Nous avons vu dans un chapitre précédent que l'enfant nouveau-né avait besoin pour vivre de mille soins maternels, de même l'enfant plus âgé a besoin, je ne dirai pas pour vivre, mais pour tenir une place un peu enviable dans la société, de corriger sa nature souvent très portée au vice. C'est par l'étude des vices de l'enfance et des conséquences qu'ils peuvent amener que nous terminerons notre travail. Nous essaierons d'analyser chacun d'eux en montrant les dangers qui peuvent en résulter soit pour l'enfant lui-même soit pour les autres.

L'homme, faisant abstraction de la raison, et du jugement, qui se laisse entraîner à l'impulsion soudaine d'une passion, tombe sous l'empire de l'instinct ; ainsi agit l'enfant. Il possède des passions qui,

si elles n'agissent pas dans le même sens que les nôtres, n'en sont pas pour cela moins fortes. Car l'enfant qui agit sans discernement est incapable de mesurer la portée de ses actes et les conclusions qu'il en tire sont parfois si extrêmes qu'elles peuvent amener sa perte. « Les enfants, dit Gall, n'ont pas l'idée d'enlever par avidité le bien des pupilles ; ils n'ont pas le désir des conquêtes, mais ils se trompent les uns les autres pour des nids d'oiseaux ; ils se battent pour un jouet, ils sont fiers d'avoir la première place à l'école et le chagrin de perdre un oiseau qui vient de lui échapper afflige autant le petit garçon que pourra un jour l'affliger la perte d'un cheval. »

Un court aperçu de ces passions ne serait pas un écart à l'objet que nous nous sommes proposé d'étudier, car pour connaître les conséquences d'un fait, il faut connaître ce fait lui-même, et de cette étude découle naturellement tout un mode d'éducation. Flatter les passions de l'enfant, comme les contrecarrer d'une façon inintelligente, produit, et pour lui et pour les autres, des dommages qui seront parfois beaucoup plus graves que le pourrait être une pichenette, un soufflet, voire même une flagellation à outrance. N'a-t-on pas vu des enfants mus par une passion poussée au paroxysme se donner la mort, tuer leur petit frère, leur petite sœur plus jeune pour satisfaire cette passion qui les ronge, et cela tout naturellement, avec même des procédés que ne renieraient pas des criminels de profession. Or, l'enfant qui se pend parce qu'il croit être moins aimé qu'un autre, qui tue son jeune frère

parce qu'une marâtre injuste lui aura fait trop comprendre qu'un autre doit passer avant lui dans son affection, n'est-il pas plus à plaindre que celui auquel une correction trop forte aura brisé un membre, arraché une oreille?

Les passions de l'enfant sont multiples; laissant à l'écart celles qui, comme l'amour, ainsi que le comprenait Byron amoureux à 8 ans de la petite Marie Duff, ne peuvent qu'être consolées et oubliées; nous examinerons avec autant de soin que nous le permet la brièveté de notre travail celles qui peuvent lui être plus particulièrement préjudiciables et qui sont les plus aptes à être réformées par des conseils et un mode de correction intelligent, en rapport avec le caractère de l'enfant.

La jalousie est de toutes les passions celle qui pousse les enfants à commettre les plus grands crimes c'est la première passion qui se développe chez lui. Le bébé à qui la nourrice refuse le sein pour le donner à un autre contracte ses traits, ses bras débiles cherchent à écarter le rival importun qui veut lui emprunter la source de la vie. Plus tard, ce sont des caresses, des soins inégalement répartis qui excitent sa jalousie. L'enfant naturellement jaloux a besoin de ménagements et ce serait bien souvent un tort de croire que de contrarier trop sa passion fût un moyen de correction efficace. Il est le premier à pâtir des effets de ce vice, il devient triste, morose, perd l'appétit, il cherche les lieux retirés et obscurs; fuit les jeux et les amusements de son âge, il tombe dans le marasme, et souvent une mort lente vient

terminer cette sombre mélancolie. Cet enfant, plus malade que vicieux, si la jalousie est vice, a besoin de mille égards, de soins intelligents à l'égal du convalescent d'une fièvre grave, de quelque affection aiguë qui aura mis ses jours en danger, soins intelligents que seule une mère dévouée peut comprendre et pour lesquels des règles ne sauraient être établies, puisqu'elles dépendent du caractère si bizarre et si changeant de ce petit être.

L'enfant est donc capable de sentir aussi énergiquement et même davantage les peines morales que l'homme dont la raison est un puissant moyen de combattre la passion.

La passion peut-être assez forte pour mener l'enfant jusqu'au suicide.

« Le jeune Ch..., âgé de 14 ans, est le fils aîné de M. D., qui, veuf et remarié, a de ce second lit, un enfant âgé de 2 ans. Très gâté par sa mère, il voit avec désespoir les caresses partagées entre son frère et lui, quoiqu'on fit pour lui démontrer qu'on l'aime; aussi rien ne peut le détourner de sa profonde jalousie. Profitant un matin de l'absence de sa belle-mère qui, en partant, lui a confié la garde de son petit frère, Ch... mit à exécution un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. En rentrant, sa mère le trouve pendu au bouton de la porte avec un foulard de soie. Le malheureux enfant s'était replié sur lui-même et s'était ainsi étranglé. »

Ainsi voilà où la passion peut pousser un enfant qui se trouve pourtant dans les meilleures conditions possibles pour sentir moins les effets de la ja-

lousie, puisqu'on l'aime à l'égal de son petit frère. Rien ne peut y faire, l'enfant a voulu la mort, et on ne peut incriminer à personne la faute de cet acte néfaste ; on ne pouvait pas, pour lui être agréable, faire disparaître son jeune frère ; aussi est-ce comme exemple de jalousie poussée à l'extrême plutôt que comme sévice que nous nous sommes permis de reproduire cette observation. Mais il est des cas, où des imprudences de conduite de la part des parents, où un manque de justice à l'égard d'enfants qui avaient besoin de soins particuliers et surtout d'être compris, ont été le principal mobile qui a poussé les enfants au suicide. La marâtre est un mauvais guide pour le fils ou la fille de son mari, alors même qu'elle ne le bat, qu'elle ne lui fait subir aucun sévice physique, qu'elle cherche à être juste ; l'enfant, soigné par une autre mère que la sienne et qui possédera d'autres frères, souffrira toujours si son caractère est enclin à la jalousie et ressentira des mécomptes et des chagrins souvent plus grands que ne peut le supporter sa faiblesse.

« A... est âgée de 17 ans lorsqu'elle se présente à la Salpêtrière ; c'est l'aînée de trois enfants vivants sur douze qu'a eus la mère. En venant au monde elle était grosse et forte ; à l'âge de 12 ans elle n'avait que 95 centimètres. Les autres enfants l'appelaient Tom-Pouce. Elle est jalouse des caresses que ses parents prodiguent à son frère et à sa sœur ; elle voudrait être seule l'enfant préférée, tandis qu'elle est à peu près abandonnée, aussi négligée par ses parents qu'elle est maltraitée par la nature. Elle vieillit sans

grandir, devient sombre, méchante, inaccessible à tout, excepté à la coquetterie, ne témoigne d'affection à personne; elle souffre, son caractère s'est aigri du fait même de la souffrance. » (Charcot.)

Mais l'enfant n'a pas toujours à souffrir seul de cette passion que nous avons vue pouvoir le mener jusqu'au suicide. Parfois ces passions surexcitées le portent à commettre des actes homicides, et c'est toujours sur l'objet de la jalousie que se porte sa vengeance. N'a-t-on pas vu des enfant de 3 ans étrangler leur petit frère, leur petite sœur plus faibles parce qu'ils se croyaient moins aimés qu'eux. Leur passion les entraîne au meurtre, mais non au meurtre banal de l'individu qui tue dans son accès de colère. Ils commettent froidement le crime, attendent avec patience le moment propice à l'accomplissement de l'acte; ils raisonnent et n'agissent pas comme des fous. Leur crime est parfois un chef-d'œuvre que n'eût pas renié Cartouche; ils mentent effrontément alors qu'on leur montre l'évidence.

« Le 30 novembre 1883, la ville de Bonn était mise en émoi par un assassinat épouvantable commis par un enfant de 3 ans sur son petit frère âgé de 20 mois.

« Le petit P..., jaloux des préférences de sa mère pour son frère, attendit la sortie de ses parents et le frappa de plusieurs coups de couteau, puis il cacha le couteau derrière un meuble. La mère en rentrant resta terrifiée à la vue du cadavre de son plus jeune enfant. Elle interrogea P..., qui commença par dire que son petit frère avait roulé dans l'escalier; mais

pressé de questions par son père, il finit par avouer qu'il avait tué son frère. »

La gourmandise est une autre passion que l'on trouve chez l'enfant. Je ne dirai pas qu'elle est fréquente; elle est universelle. Ce serait exiger trop que de vouloir l'entraver entièrement; au contraire, il faut l'admettre, pourvu qu'elle ne dépasse pas certaines limites. En effet, l'excès de gourmandise peut produire, non pas seulement des dangers immédiats que l'on rencontre si fréquemment, mais encore, peut-être, une source de dangers pour l'avenir.

La gourmandise est pour certains parents un moyen de direction, d'éducation. J.-J. Rousseau prétendait que le moyen le plus convenable de gouverner les enfants était de les mener par la bouche. Théorie fausse, remède dangereux; il n'est jamais bon de flatter un défaut; on ne sait jamais où son exagération peut mener. Louis XIV, avec ses grandes qualités et ses grands défauts qui en font les uns et les autres une figure qui reste grandiose dans l'histoire, perd de sa dignité et de sa grandeur lorsque nous lisons les mémoires de Saint-Simon : « Ce prince, dit-il, était d'une voracité et d'une gourmandise extraordinaire; presque tous ses enfants étaient, ainsi que lui, gourmands et grands mangeurs. »

Enfin il s'est trouvé des cas, rares heureusement, où la gourmandise amène l'enfant au crime :

« Le 15 août 1885, dans l'après-midi, Thérèse Lamy, enfant âgée de 6 ans, qui habitait avec ses parents, à Sainte-Anne (Saint-Pierre-Martinique), s'était rendue chez la dame Gilot, pour y faire une

commission. Elle s'y rencontra avec son frère Theluis, âgé de 5 ans, et Arthur Belon, dit Viville, âgé de 10 ans.

« Au bout d'un moment, les trois enfants repartirent ensemble. Plus tard, dans l'après-midi, la dame Lamy vit arriver seul son fils Thelius. Elle lui demanda ce qu'était devenue Thérèse, Thelius lui répondit qu'Arthur Belon l'avait chargé de dire que le diable avait emporté Thérèse.

« La dame Lamy, fort inquiète, se mit à la recherche de sa fille; quelques voisines se joignirent à elle. L'une d'elle, entendant du bruit au fond d'un ravin, y descendit, et là, dans un endroit écarté, trouva Thérèse Lamy, qui gisait sur le sol, baignée dans son sang.

« Elle la prit dans ses bras, mais presque au même moment, la petite fille rendit le dernier soupir. Une ficelle était attachée autour de son cou. Elle portait à la tête plusieurs blessures, produites par un corps contondant. Le crâne, ainsi que l'a constaté plus tard le médecin, était écrasé dans sa partie supérieure.

« On interrogea Arthur Belon; il assura que Thérèse l'avait quitté après son départ de chez la dame Gilot, et qu'il ne savait pas ce qui lui était arrivé. La gendarmerie se transporta le soir même sur les lieux. Arthur, qui était présent lors des premières constatations, ne tarda pas à disparaître. Il ne reparut qu'à la nuit.

« Poussé de questions, il finit par avouer que Thérèse s'était emparée d'un biscuit que lui avait donné

la femme Gilot, qu'elle avait refusée de le lui restituer, et que c'était pour le lui reprendre qu'il l'avait frappée. »

A côté de la gourmandise, et s'y rattachant même, on peut mettre un défaut dû plutôt aux parents, et qui peut produire les pires accidents. Je veux parler de l'habitude de boire de l'alcool. Cet abus déjà si mauvais pour l'adulte, lorsqu'on le trouve ou plutôt qu'on le fait naître chez l'enfant, est néfaste. Il est un usage très répandu chez certains peuples du Nord, principalement en Ecosse, de faire têter aux enfants pour apaiser leurs cris, un tampon imbibé d'une liqueur alcoolique. L'enfant soumis à un pareil régime, peut présenter des accidents allant jusqu'au *delirium tremens*. Leur gravité est en raison directe de la faiblesse de celui qui le commet.

Le Dr Madden a eu, dans son service, un enfant de 8 ans qui présentait tous les symptômes du *delirium tremens* auquel il succomba. Fils d'une mère alcoolique, il avait lui-même des habitudes alcooliques depuis deux ans.

Chez l'enfant à la mamelle, l'influence de l'alcool peut se faire ressentir, alors même qu'il n'ingurgite pas lui-même le liquide toxique; on a observé chez les nouveau-nés des convulsions qui duraient depuis quelque temps et allaient en augmentant sans que le médecin pût en découvrir les causes, lorsqu'il apprit que la nourrice buvait six à huit verres d'eau-de-vie par jour. La lactation étant cessée, les convulsions disparurent comme par enchantement.

Le manque d'amitié dans la famille, l'absence de

soins intellectuels peuvent faire naître chez l'enfant des impulsions qui lui sont fort préjudiciables ; c'est là, surtout, qu'il faut rechercher les motifs de malheurs, de suicide. Moreau de Tours, cite dans son ouvrage le cas d'un enfant de 5 ans, fils d'un vitrier, qu'on venait de retirer de l'Elbe, dans laquelle il s'était précipité pour échapper aux mauvais traitements dont on l'accablait.

La simple réprimande, la peur de raconter une faute commise peut encore pousser l'enfant au suicide.

« Le 8 février 1883 fut repêchée, dans le canal de Saint-Denis, une enfant de 13 ans qui le 8 décembre, s'y était jetée à la suite d'une réprimande : elle revenait en retard de l'école. »

Ainsi, il est des enfants d'une susceptibilité telle, qu'elle peut les conduire aux plus grands crimes. Les règles de conduite à tenir vis-à-vis d'eux sont fort difficiles à déterminer ; c'est en les observant, en évitant de contrecarrer ce qui touche leur point sensible que l'on peut arriver à les conduire ; c'est encore la mère qui sera, dans cette circonstance le meilleur juge. Sa tendresse naturelle a tant de façons de se manifester qu'elle ne peut mieux faire que de se laisser guider par le sentiment.

La paresse est encore un défaut fort cher à l'enfant ; de cela il ne faut pas s'étonner, car l'homme aussi aurait bien souvent besoin de l'oublier. C'est un défaut qui a besoin d'être combattu d'autant plus énergiquement qu'il est naturel ; l'enfant n'en comprend pas les conséquences ; aussi l'exagère-t-il très

facilement; c'est un danger, non seulement pour lui, mais aussi pour d'autres qui n'en peuvent mais.

« La Cour d'assises de l'Aube eut dernièrement à juger un crime aussi étonnant qu'in vraisemblable et ayant pour mobile la paresse. L'accusée est une petite fille de 13 ans, Marie Dorset. Elle est entrée, en mai 1888, chez les époux Camaranti habitant près de Bar-sur-Aube. Elle avait spécialement la garde des jeunes enfants de son maître, l'un âgé de 2 ans et demi, l'autre âgé de 6 mois.

« Le 23 juin dernier, celui-ci mourut subitement; on n'eût aucun soupçon et l'inhumation eut lieu sans examen.

« Mais le 23 juillet suivant, Louis Camaranti, le dernier enfant, mourait dans les mêmes conditions; l'étrangeté du fait éveilla l'attention, et on constata facilement les indices d'une asphyxie violente.

La petite Dorset avait étouffé les deux enfants de la même façon, en leur serrant le nez et la bouche avec un mouchoir et en appuyant sur la poitrine jusqu'à ce que l'asphyxie s'ensuivit. Elle finit par avouer son crime et par donner elle-même l'étrange mobile : comme elle est très paresseuse, elle voulait à tout prix quitter le service des époux Camaranti, malgré l'opposition de sa mère et elle ne trouva rien de mieux pour y parvenir que de se débarrasser des deux pauvres petits confiés à ses soins.

Le vol se trouve chez l'enfant, comme il se trouve chez l'adulte, il n'a pas de caractère particulier; nous ne nous y arrêterons pas; mais il nous reste à étudier un autre défaut inhérent, celui-là, à la fai-

blesse de l'être; nous le retrouvons aussi chez l'homme. C'est un moyen de défense qu'emploie le faible; il le manie et l'exagère suivant son intérêt, je veux parler du mensonge. Par lui, l'enfant ne poursuit par toujours le même but, incapable de juger ce qui lui est directement préjudiciable; il le comprend et l'utilise à sa manière et cette façon de procéder est parfois loin d'être en rapport avec l'intérêt direct.

Donc, l'enfant est menteur; c'est un défaut inné chez lui, mais il l'est souvent, comme certain personnage immortalisé par Daudet, par amour-propre, bravade; et avec cette façon, qu'on retrouve aussi à Tarascon, il finit par croire ce qu'il raconte. L'enfant vous bâtit une histoire parce qu'il voit ou qu'il croit qu'on l'écoute. Il pense être intéressant, non pas par l'histoire qu'il raconte, mais parce que cela lui semble mettre en relief sa petite personne dont on a trop souvent vanté devant lui les mérites. Il se donne ainsi un air fat et une assurance de lui-même, qui serait risible si elle n'était navrante pour ceux qui jugent sainement et voient plus loin que le présent.

Mais où cela devient plus grave, c'est lorsque l'enfant fait tort, non pas seulement à lui-même, mais aux autres; et alors, avec son manque de discernement, sa non compréhension de la valeur des jugements, il peut causer les plus grands malheurs. Celui qui a dit que la vérité sortait de la bouche des enfants s'est bien trompé; s'il avait réfléchi et observé, s'il avait lui-même été victime de ses dépra-

ditions, il aurait assurément retourné la phrase et changé la vérité par le mensonge. De combien de précautions doivent s'entourer les magistrats qui jugent un procès où un enfant est appelé comme témoin ; une chose est prise pour une autre par ces faibles d'esprit, et c'est avec la même satisfaction d'eux-mêmes, avec la même confiance qu'ils disent : « Bonjour, petit père ! » qu'ils feront tomber la tête d'un homme.

« Le 17 septembre 1889 fut jugée au Tribunal civil de Chambéry une affaire qui fit beaucoup de bruit et fut classée sous la rubrique d'*affaire du Père Bérard*. Joseph-François Barbier, en religion Père Bérard, était accusé d'avoir montré son membre viril à des petites filles dans le confessionnal, et de ce fait condamné à six mois d'emprisonnement et à une amende. Heureusement, là ne s'arrêta pas le procès.

« L'affaire vint en Cour d'appel à Lyon. M. le professeur Lacassagne, mandé comme expert, reproduisit la scène telle qu'elle avait pu être et arriva aux conclusions suivantes. Le père Bérard vêtu de sa robe, et étant assis, avait, au dire de quatre fillettes portées comme accusatrices, agité sa verge sortie du froc. Or la fente par laquelle aurait pu se faire cette exhibition ne descendait pas au delà du nombril à 25 centimètres de la racine de la verge ; en outre, les organes génitaux ont été reconnus comme plutôt atrophiés. Donc impossibilité de l'acte accusateur. Le père capucin fut acquitté. Les enfants avaient donc menti ; pourquoi ? Dans quel but ? N'avaient-ils

rien vu, cela aurait pu être, mais semble peu probable; ce qui l'est davantage, c'est qu'ils ont vu quelque chose autre que ce qu'ils ont cru voir. Une expérience reproduite a montré que le pouce de la main, émergeant de la manche du vêtement et agité de mouvements répétés, pouvait être confondu avec une verge ratatinée ou raide. »

Ainsi donc, voilà le jugement porté; un magistrat non prévenu, un rapport mal compris et le pauvre Père capucin était condamné, si d'autres, plus expérimentés, n'avaient mieux interprété l'affaire.

Devons-nous croire les enfants? Nous devons les écouter, mais juger avec soin leur dire; rechercher d'abord la vraisemblance et encore fouiller leur histoire; un point échappe à quelqu'un qui n'échappe pas à d'autres; l'avis de plusieurs vaut toujours mieux que celui d'un seul, surtout lorsqu'il s'agit d'une affaire grave, comme celle que nous nous sommes permis de citer.

En rapportant l'affaire du Père Bérard, nous avons voulu donner un exemple, pris sur le vif, d'enfants menteurs, ou plutôt interprétant mal un fait. Peut-être nous accusera-t-on d'être sorti de notre sujet. Nous reconnaissons que, dans le cas actuel, le tort n'est pas pour celui qui a commis le mal; mais rendez le calomniateur responsable de son acte, donnez aux accusateurs leurs droits civiques, ils tombent, sous le coup de la loi des faux témoignages, et alors la peine était pour eux qu'il l'avaient destinée à un autre. De grandes personnes raisonnables n'auraient pas agi ainsi; non, mais à condition d'avoir réfléchi, et si

vous habituez trop l'être à se complaire dans son mensonge, à ne pas savoir discerner le vrai de ce qui ne l'est pas; vous arriverez à produire une personnalité qui n'aura rien de la réflexion, qui contera ce que bon lui semble, qui dira comme l'enfant et croira avoir vu comme lui.

CONCLUSION

Nous sommes arrivé au terme du travail que nous nous étions proposé de faire. Après avoir essayé d'analyser l'enfant, tant au physique qu'au moral, montré sa faiblesse corporelle et intellectuelle; nous avons, bien brièvement il est vrai, énuméré quelques-uns des sévices qui pouvaient le léser. D'autres avant nous, ayant plus de temps et de place, avaient été plus complets; nous n'avons pas voulu marcher sur leurs brisées et raconter à nouveau ce qu'ils avaient mieux décrit. Ensuite, nous avons parlé des sévices moraux, de ceux qui affaiblissent le caractère de l'homme, le rendent fou et, parfois, le tuent alors qu'ils ne le touchent pas matériellement. Enfin, nous avons voulu juger quelques-uns des défauts de l'enfant, nous attachant moins à montrer les dommages qu'ils peuvent causer à autrui que les conséquences funestes qu'ils peuvent avoir pour les enfants qui en sont dotés.

Notre travail méritera sans doute bien des repro-

ches ; il n'a rien de l'originalité et de la valeur scientifique qu'on serait en droit d'exiger ; ce n'est qu'une appréciation bien pâle d'idées émises plus éloquemment par d'autres. Que nos juges veuillent bien être indulgents ; nous avons cherché, nous avons fouillé dans les auteurs ; nous avons essayé de faire comprendre, en les résumant, leurs pensées, ajoutant à cette dissertation quelques idées personnelles ; ce ne sont sans doute pas les meilleures ; mais qui ne dit rien ne peut être jugé. Puisse notre travail être compris dans le sens que nous l'avons voulu ; les enseignements que nous avons cru devoir y introduire ont peut-être leur importance, s'il est beau de guérir et d'enlever la souffrance, empêcher le mal a aussi sa raison d'être. Faites que les enfants soient aussi parfaits qu'ils peuvent l'être ; leur santé comme leur intelligence en recueillera les premiers fruits, comme d'ailleurs la société tout entière.

Vu : permis d'imprimer,

Le Président de Thèse,

LACASSAGNE.

Pour le Doyen, l'Assesseur,

A. GAYET.

PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 7 janvier 1892.

Le Recteur,

E. CHARLES.

